



Marie NDiaye

Son nouveau livre, « Mon cœur à l'étroit », est une fable sombre, un roman familial réaliste et fantastique, drôle et effrayant.

Littératures. Page 3.

Histoire

Les archives clandestines du ghetto de Varsovie, réunies par l'historien Emanuel Ringelblum et miraculeusement sauvées, sont enfin éditées en France. Page 9.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 2 février 2007

LE MYSTÈRE DE L'AURA

Figures du charisme, entre croyance et politique. Dossier. Pages 6 à 8.



Le général De Gaulle à Tours le 10 mai 1959. KEYSTONE

Jean Cayrol

Une partie de l'« Œuvre lazaréenne » de l'auteur de « Nuit et Brouillard » est rassemblée en un volume.

L'hommage de Marcelin Pleyne. Page 10.

Littérature française

« Le Dieu du carnage », la nouvelle pièce de Yasmina Reza. Et aussi les romans de Pierre Combescot, Jérôme Lambert et Pierre Bourgeade. Page 4.

Jean Bollack

Rencontre avec un grand philologue, pour lequel Empédocle, Héraclite, Epicure, Parménide et... Paul Celan n'ont plus de secrets. Page 12.

Nadia, son Ange et ses démons

Le dernier roman de Marie NDiaye, « Mon cœur à l'étroit », est un laboratoire des passions humaines poussées à leurs dernières et fantastiques extrémités...

On peut raconter ce roman de Marie NDiaye de différentes manières, selon des éclairages variables et des angles plus ou moins ouverts. Mais il n'est pas sûr que l'addition de ces manières, lumières et angles vienne à bout du livre, rende justice à son si riche, si étrange contenu. De fait, l'auteur, par son style et son art supérieur de la narration, nous invite, sans jamais promettre une parfaite intelligence de ses intentions, à suivre ligne à ligne les mille péripéties, et leurs curieux enchaînements, dont son livre est fait. Au terme de la lecture, nous nous tenons perplexes et remués, enchantés, admiratifs et néanmoins incertains devant le livre refermé qui, tel un organe vivant mais détaché du corps, palpité encore avec insolence. Tentons cependant quelques approches.

MON CŒUR À L'ÉTROIT

de Marie NDiaye.

Gallimard, 300 p., 17,50 €.

C'est l'histoire d'une femme, Nadia, et de son mari, Ange. Le couple enseigne dans la même école primaire de Bordeaux, avec une égale passion mais un esprit de sacrifice différent – il est beaucoup plus grand chez Ange. Au commencement du roman, ils sont en butte à une sombre, violente et incompréhensible persécution. Tout le monde les fuit, ou les insulte. Même les enfants, soudain indisciplinés, prennent leurs distances. Un voisin, Richard Victor Noget – « Noget l'écrivain ? » –, est l'agent et le complice de cette persécution.

Ange a été blessé au flanc tandis qu'il rentrait chez lui. Noget s'impose dans le logement de la rue Esprit-des-Lois, auprès des deux filles d'Ange, Gladys et Priscilla, et malgré la révolte de Nadia, pour soulager, soi-disant, le blessé, qu'il tient entièrement sous sa coupe. Mais en réalité il ne fait rien, et le sang et le pus s'écoulent incessamment du côté ouvert d'un Ange à l'agonie. Peu à peu, Nadia est chassée de chez elle, puis de son école. De Bordeaux enfin, cette « vile déloyale ».

Ou bien : C'est l'histoire d'un cœur, celui de Nadia, qui, se croyant bon, généreux,

ouvert, se découvre, jusqu'à l'obscénité, saignant, hypocrite, veule, égoïste. Aussi bien avec Ange, son époux souffrant, sacrifié, qu'avec son fils, Ralph (auquel, en fait, elle préfère le bel inspecteur de police Lanton, l'ancien amant de Ralph). Ou encore avec son ex-mari abandonné et floué (tiens, lui n'a pas de nom !), sa petite fille Souhar (elle déteste ce prénom jusqu'à la nausée) ou ses vieux parents, c'est la même progression inéluctable vers le pire des rapports humains. Au milieu de ce désastre, Noget – « Noget l'écrivain ? » – plastronne, pérore, menace, cajole avec « sa voix douceuse, insistante, amicale mais d'une amitié suintante, affectée ».

Ou bien :

C'est l'histoire d'une âme, celle de Nadia, une âme qui témoigne que le bien n'est jamais sûr, que le mal en revanche est dominant, envahissant comme une lèpre, comme une rumeur. Qu'il est un poison qui se mélange aux mets les plus raffinés, ceux qu'on déguste dans la société des hommes.

Bordeaux, « ville détraquée »

C'est aussi l'âme de Bordeaux, « ville détraquée », dont la géographie inquiétante reflète, sur fond de brume inaltérable, la détresse de Nadia qui « se contracte pour nous expulser » ou « se dilate monstrueusement pour nous perdre » ou encore « se transforme pour qu'on ne la reconnaisse pas ». Cet espace urbain sans fixité ressemble à la Garonne qui, dans le précédent livre de NDiaye *Auto-*



Marie NDiaye, en janvier 2007. RODOLPHE ESCHER POUR « LE MONDE »

portrait en vert (Mercure de France, 2005), était toujours au bord de la crue, menaçant la ligne trop nette de la rive.

Ou bien :

C'est l'histoire d'un ventre et d'un corps, ceux de Nadia, la cinquantaine, l'âge de la ménopause, qui grossit monstrueusement, comme son fils Ralph, ce « garçon aux traits éparpillés » (il faut saluer l'écrivain pour ses innombrables et remarquables trouvailles de mots, d'adjectifs), son ex-mari ou encore ce Noget – « Noget l'écrivain ? » – le lui font remarquer.

La chair est partout présente, elle déborde du gilet qui comprime le ventre et la poitrine de Nadia et qu'elle parvient de moins en moins à boutonner. La chère aussi est omniprésente, comme ces plats trop gras, trop riches, que Noget confectionne pour gaver Ange, sur son lit de douleur, et Nadia, qui résiste sans conviction. Comme cette viande noire, gorgée de sang et de sauce, qu'ingère Wilma, la compagne de Ralph, à l'exclusion de toute autre nourriture... A la fin, une question, que l'auteur semble poser à elle-

même et à nous, ses lecteurs, une question qui mêle le corps et ce qui le remplit : « L'épouvante rehausse-t-elle le fumet de la chair ? »

Ou bien :

C'est l'histoire d'une famille, celle de Nadia, composée, décomposée, recomposée. Exsangue. On sait depuis longtemps que la famille, ce laboratoire des passions – jusqu'aux plus négatives – est l'un des sujets favoris de NDiaye. Une famille dans laquelle Noget – « Noget l'écrivain ? » – vient non pas semer mais révéler le désordre. Là, c'est une vraie fête noire et angoissante, organique, sexuelle, nocturne, palpante. Cette fête, c'est aussi celle de la filiation qui déraile, de la transmission devenue malade. A la fin, telle une réponse à on ne sait quoi, un objet, un organisme surgit (si cela s'appelle le jour...), « chose noire, luisante, fugitive » sortant du ventre de Nadia, en visite chez ses vieux parents...

Mais n'en disons pas plus sur ce grand roman – l'adjectif s'impose – aux multiples portes, fantastique et réaliste, drôle et effrayant, suprêmement ironique surtout, traversé par des fantômes certes, mais des fantômes saturés de chair. A notre ressemblance ? ■

P. K.

PATRICK KÉCHICHIAN

Théâtres de la révolte

PUZZLE

Trois pièces, de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey.

Gallimard, 168 p., 16 €.

Marie NDiaye était entrée au répertoire de la Comédie-Française en 2003 avec sa pièce *Papa doit manger*, mais sa première œuvre dramatique publiée date de 1999. *Hilda*, du

nom de l'esclave domestique muette d'une bourgeoise dévorante et de gauche, est une superbe critique sociale.

La première des pièces qui compose « Puzzle », *Providence*, oppose une femme seule répondant à ce nom, qui a perdu son enfant, à une petite société provinciale. « Sois douce, sois muette », dit le curé du village à Providence...

Dans la deuxième, *Toute vérité*, écrite par Marie NDiaye et son mari, Jean-Yves Cendrey, auteur des *Jouets vivants* (éd.

de l'Olivier, 2005), un fils affronte violemment son père, « le fils de l'adjudant-chef Cendrey [qui] se crut fils de roi ».

Signé par le seul Jean-Yves Cendrey, la troisième œuvre, *Le Survivant*, est une « pièce en deux actes et un supplément d'âme », drolatique et sinistre – « le cadavre de ma mère » y joue un rôle de premier plan. L'action se passe sur le toit-terrasse d'un immeuble de la cité appelée la « Grâce de Dieu »... ■

Petite leçon à l'usage des femmes jalouses

Ce court roman épistolaire a été publié de manière anonyme en 1824 : *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* ou *Une grande leçon*, de la princesse de S..., quarante-quatre lettres écrites par une femme à l'homme qu'elle aime, en une nuit sans sommeil et une journée d'angoisse, pour dire tous les tourments de la jalousie.

Un soir, au sortir d'un concert, cette femme a vu disparaître son amant, qu'elle veut épouser, en compagnie de la « belle » et « coquette » « M^{me} de B*** ». Et, chacun le sait, « l'amant le plus fidèle, le plus intime même, a-t-il jamais su résister aux provocations de la coquetterie ? ».

Voilà que s'enclenche le fatal mécanisme de la jalousie, ajouté à la tendance qu'ont beaucoup de femmes à aimer le malheur, à l'anticiper, au lieu de jouir du présent. « Je vous aime, mon ami, plus que l'on n'a jamais aimé ; mais il ne se passe pas une minute de ma vie sans qu'une secrète anxiété ne se mêle à l'enchantement de ma passion. »

De lettre en lettre, montent le désespoir et la folie. Engrenage classique, presque banal, de la passion. Tout cela va très mal finir... Ici, il n'en est rien. Le jeune homme était parti au bras de M^{me} de B*** pour assister à son mariage, en secret, avec son oncle, lequel lui disputait, jusqu'alors, la femme qu'il aime – l'auteur des lettres de folle jalousie.

« La jeune dame qui a écrit ces lettres épousa son ami au bout de huit jours. On ignore si elle l'instruisit de tout ce qu'on vient de lire. »

Est-ce pour cette fin heureuse que ce beau texte est tombé dans l'oubli, comme

son auteur, Constance de Salm (1767-1845), à laquelle Claude Schopp, qui a exhumé ce roman, rend un hommage justifié dans une postface très documentée ?

La belle Constance de Théis était de ces femmes libres comme le XVIII^e siècle en a vu naître. Avant d'épouser le prince de Salm, elle était mariée à un chirurgien, Jean-Baptiste Pipelet, dont elle divorça (grâce à la loi de 1792) en 1799. C'est sous ce nom qu'elle apparait dans *La Vie de Henry Brulard*, de Stendhal : « La poésie me fit horreur (...) mais j'admirais fort et avec

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

envie la gorge de M^{me} Constance Pipelet, qui lut une pièce de vers. Je le lui ai dit depuis ; elle était alors femme d'un pauvre diable de chirurgien herniaire. »

Constance de Salm a en effet écrit des poèmes, sans doute pas inoubliables, et des drames, peut-être moins réussis que cet unique roman. Elle tenait un brillant salon, où elle recevait notamment Jean-Baptiste Say, Talma, Houdon, Girodet, Alexandre Dumas, Stendhal... Ses contemporains admiratifs la surnommaient « Muse de la Raison » ou « Boileau des femmes ».

Elle avait peu de goût pour le sentimentalisme et les femmes soumises, et si elle écrivit *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, c'était, disait-elle à l'amie à laquelle elle dédiait ce livre, pour « répondre par là à quelques reproches qui

m'avaient été faits sur le ton sérieux et philosophique de la plupart de mes ouvrages ».

Elle voulait avant tout, comme elle y insistait dans un avant-propos à ses *Œuvres complètes* (publiées en 1842), non seulement « faire un tableau complet de cette multitude de vives sensations, qui sont, en quelque sorte, le secret des femmes », mais aussi, ce que « peu de lecteurs ont vu », « montrer jusqu'à quel point elles peuvent les égarer, et leur donner par là une utile et grande leçon ». En un mot, inciter les femmes à penser leur liberté. D'ailleurs, au cœur même de sa dérive de jalousie, l'héroïne de *Vingt-quatre heures* s'interroge sur l'amour, « un caprice, une fantaisie, une surprise du cœur, peut-être des sens » ; « L'amour n'est donc pas une condition inévitable de la vie, il n'en est qu'une circonstance, un désordre, une époque... Que dis-je ? un malheur ! une crise... une crise terrible... elle passe, et voilà tout ».

Penser et demander aux femmes de penser. Ecrire à un ami : « J'aime l'indépendance en tout » – il n'en fallait pas plus, et il n'en faut toujours pas plus, pour être considérée comme un « bas-bleu ». C'était certainement une raison suffisante pour que Constance de Salm soit injustement oubliée. Et il n'est pas certain qu'aujourd'hui encore sa leçon puisse être entendue. ■

VINGT-QUATRE HEURES D'UNE FEMME SENSIBLE de Constance de Salm. Postface de Claude Schopp. Phébus, 192 p., 12 €.

François Sureau
L'obéissance

« Réflexion magistrale sur le non-sens et pur chef-d'œuvre d'intelligence romanesque : il y a belle lurette qu'on n'avait rien lu d'aussi tranchant. »
Jean-Louis Ezine,
Le Nouvel Observateur

Gallimard

Le journal d'une aristocrate russe dans le Berlin mondain du III^e Reich finissant

Guermantes sous les bombes

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE RUSSE À BERLIN 1940-1945 (The Berlin Diaries 1940-1945) de « Missie » Vassiltchikov.

Traduit de l'anglais par Anne-Marie Jarriges et Anne Guibard. Phébus. « Libretto », 512 p., 12 €.

Marie Vassiltchikov – que tout le monde appelle « Missie » – arrive à Berlin en janvier 1940. Elle a quitté avec ses parents la Lituanie où la famille, riche et aristocratique, s'était réfugiée après la révolution bolchevique. Agée de 22 ans, Missie est polyglotte et son carnet d'adresses est impressionnant : elle ne tarde pas à trouver un emploi au ministère des affaires étrangères, et parvient habilement à s'y rendre utile, malgré la méfiance de quelques dignitaires nazis. Elle rencontre naturellement des diplomates et même en leur compagnie une vie mondaine et relativement paisible jusqu'aux premiers bombardements.

Elle quitte Berlin en septembre 1944 pour Vienne, où elle a de nombreuses relations. C'est désormais comme infirmière dans des hôpitaux militaires

qu'elle travaille. L'approche des troupes soviétiques la jette sur les routes comme des millions d'autres : elle survit et épouse un officier américain en janvier 1946.

Pathétique et touchant, son journal des années de guerre séduit par l'énergie tenace et presque toujours enjouée de la jeune femme aux prises avec les difficultés qu'on imagine, les horreurs vues et qui d'ailleurs ont été racontées par bien d'autres – et parfois avec plus de sensibilité qu'on n'en trouve ici. Certes, Missie s'apitoie sur les victimes des bombardements, les blessures qu'elle soigne la révulsent, mais on sent toujours une certaine distance entre elle et la douleur du monde. Elle se sent à part.

L'angoisse et la tendresse

Apprenant la mort d'une amie de son père, décapitée dans un bombardement, elle écrit : « *Bien que je sois de plus en plus effrayée, je sens malgré tout que je ne périrai pas de cette manière.* » Ce n'est pas de l'insensibilité ni du fatalisme : l'angoisse et la tendresse apparaissent dès qu'il s'agit d'un ami ou d'un membre de sa famille. Cette froideur apparente est plutôt affaire d'éducation : une jeune fille bien élevée ne

cède pas volontiers à l'émotion. Même devant les pires horreurs, on se tient droite.

Quoi qu'il en soit, deux aspects beaucoup plus frappants différencient ce journal d'autres récits plus élaborés et plus littéraires. La première originalité est celle du milieu social : nous sommes ici dans la haute aristocratie, Missie connaît tout le monde. Les Bismarck, les Hanovre, les Lichtenstein apparaissent à chaque page avec les Metternich et les Tour et Taxis. C'est chez des ambassadeurs qu'on dîne, dans des châteaux qu'on se réfugie, et c'est du champagne qu'on boit, même si on n'a strictement rien à manger. Missie plaint, d'une plainte très sincère, les endeuillés, les spoliés, les affamés. Elle soigne les blessés avec dévouement, souvent au risque de sa santé, mais, comme chacun d'entre nous, c'est d'abord pour ses amis et ses proches qu'elle souffre : leurs Titien pillés, leurs châteaux détruits, leurs vignes dévastées. Pour qui ne l'a pas vécu, ce côté Guermantes sous les bombes est assez réjouissant.

L'autre intérêt du livre est bien différent. Une partie des aristocrates allemands étaient opposés à Hitler, et certains d'entre eux ont participé à la tentative d'assassinat du Führer manquée



Marie Vassiltchikov. COLL. PARTICULIÈRE

par le général Claus von Stauffenberg le 20 juillet 1944. Missie savait que quelque chose se préparait et fréquentait certains des conspirateurs. Elle tenta avec une grande bravoure de les aider quand ils furent emprisonnés.

Parmi d'autres preuves de sa solidarité avec les conjurés, sa démarche auprès de la vedette de cinéma Jenny Jugo, un peu plus âgée qu'elle mais avec qui elle sortait souvent pour aller danser. Missie va la voir sur un tournage dans les studios de l'UFA. Il s'agit d'obtenir un rendez-vous avec Goebbels pour implorer sa clémence envers les personnalités emprisonnées. La comédienne, qui lui dépeint Goebbels comme « *un sadique et un vicieux* », « *un tel salaud qu'il n'accepterait jamais d'aider qui que ce fût* », lui déconseille toute tentative d'intervention.

Le long passage sur la conjuration est aussi une source utile pour les historiens de cet événement. On y découvre ainsi des allusions à l'un de ses aspects les plus délicats : la divulgation possible par la radio de Londres de certains noms de comparses qu'aurait sans cela ignorés la Gestapo.

C'est là peut-être une des raisons qui poussèrent l'auteur à ne faire publier son journal qu'après sa mort en 1978. Son frère, aidé par toute la famille, se chargea de la publication. Ses commentaires sur le contexte historique, intercalés dans le texte, sont d'une précision élégante et discrète. ■

JEAN SOUBLIN

L'héroïne controversée du Far West apparaît sous un autre jour dans ses « Lettres à sa fille »

Calamity Jane en écrivain et tendre maman

LETTRES À SA FILLE de Calamity Jane.

Traduit de l'anglais par Marie Sully et Gregory Monro. Rivages « Poches », 128 p., 5,95 €

Cavalière émérite, tirant plus vite que son ombre, hôtesse de saloon, cuisinière, elle a conduit des diligences, été éclaireur dans l'armée, a défié les Indiens. De son vivant, Calamity Jane (1852-1903) suscitait déjà tant de curiosité qu'on a dit sur son compte tout et son contraire. Pour certains, c'est la plus grande héroïne du Far West ; pour d'autres, une prostituée, alcoolique et illettrée.

Dans ce contexte, l'existence des *Lettres à sa fille* est un élément-clé, accréditant l'idée qu'elle aurait de surcroît été une bonne mère. Elle aurait eu cette fille Janey en 1873 avec Wild Bill Hickok, autre grande figure de la légende de l'Ouest, assassiné en 1876. Incapable de renoncer à sa vie aventureuse mais soucieuse de fournir une bonne éducation à sa fille, elle l'aurait confiée à des parents adoptifs. Parfois, le soir au bivouac, elle épanchait sa tendresse maternelle dans un vieil album qui la suivait partout.

Il ne s'agit pas à proprement parler de lettres, mais d'un journal intime dont l'histoire est à elle seule une épopée : Gregory Monro, un jeune acteur réalisa-

teur français, a acquis en 2004 le manuscrit de ce journal, rescapé d'un musée des trésors de l'Ouest fermé dans les années 1960 et où la fille de Calamity Jane eut un petit boulot de guide à la fin d'une vie misérable. La nouvelle édition des lettres de Calamity Jane a donc été établie, corrigée et augmentée à partir du manuscrit original, exposé en ce moment même à Paris (1).

On y découvre une femme surprenante, qui confie à sa fille de 20 ans : « *J'ai fait quelque chose de fou il y a quelque temps, j'ai épousé Charley Burke. Il m'a eue dans un moment de faiblesse et nous nous sommes mariés. C'est un brave homme, honnête et carré, mais je ne l'aime*

pas, Chérie. » Ou encore : « *Un nommé Mulog me demande l'histoire de ma vie et tu aurais dû entendre les mensonges que je lui ai racontés. Le vieil abruti. Il a dit qu'il ferait de l'argent pour moi en les vendant. (...) J'ai fait celle qui savait à peine écrire. Comme histoire de ma vie, ce sera donc soigné.* » Emplies de souvenirs vrais ou faux mais toujours étonnants, ces lettres décrivent la naissance d'un mythe, celui de la première femme libérée de l'Ouest et peut-être même des États-Unis. ■

GÉRARD MEUDAL

(1) « *Calamity Jane ou les légendes de l'Ouest* », Musée des lettres et manuscrits, 8, rue de Nesles, Paris-3^e. Jusqu'au 29 avril.

Le sarcasme et la distinction de Sylvia Townsend Warner

Une Anglaise très comme il faut

LAURA WILLOWES (Lolly Willowes) de Sylvia Townsend Warner.

Traduit de l'anglais par Florence Lévy-Paolini, éd. Joëlle Losfeld « Arcanes », 214 p., 10,50 €.

C'est un enchantement véritable : se glisser, presque à la dérobée, dans le monde entrouvert par Sylvia Townsend Warner, suivre les méandres de quelques vies ordinaires dans l'Angleterre du début du XX^e siècle (des scènes d'enfance, un mariage, un deuil, des repas d'anniversaire, l'ordonnement

millimétrique d'une maison bourgeoise, des questions sur les mérites supposés de l'armoise ou sur les relations avec une nourrice) et s'apercevoir, d'un seul coup, que tout s'est produit à travers ces petits riens. Tout : ce que Geneviève Brisac, dans sa très belle préface au roman de Sylvia Townsend Warner, appelle « le style » - autrement dit « *la liberté conquise, le regard détaché* ». En quelques phrases délicates, presque désinvoltes (en tout cas jamais appuyées), cette Anglaise née en 1893 et morte en 1978 peint un univers complet et, comme en creux, les troubles de ceux qui l'habitent.

Laura Willowes, dite Lolly, se prête à merveille à la légèreté de ce trait. Singulière par le physique (des yeux gris fort écartés « *dont la teinte ne tirait ni sur le bleu ni sur le vert, mais semblait simplement d'un noir très dilué* ») et paradoxale, ambiguë par le moral. Affirmée, très peu soucieuse de conventions, et pourtant complètement soumise (en apparence) aux contraintes imposées par sa famille, son milieu, son époque. Tout à fait prête, par exemple, « *à admettre que l'on disposait d'elle au mieux des besoins de la famille* » après la mort de son père. Normal : elle a « *un peu l'impression d'être un morceau du patrimoine que l'on aurait oublié dans le testament* ».

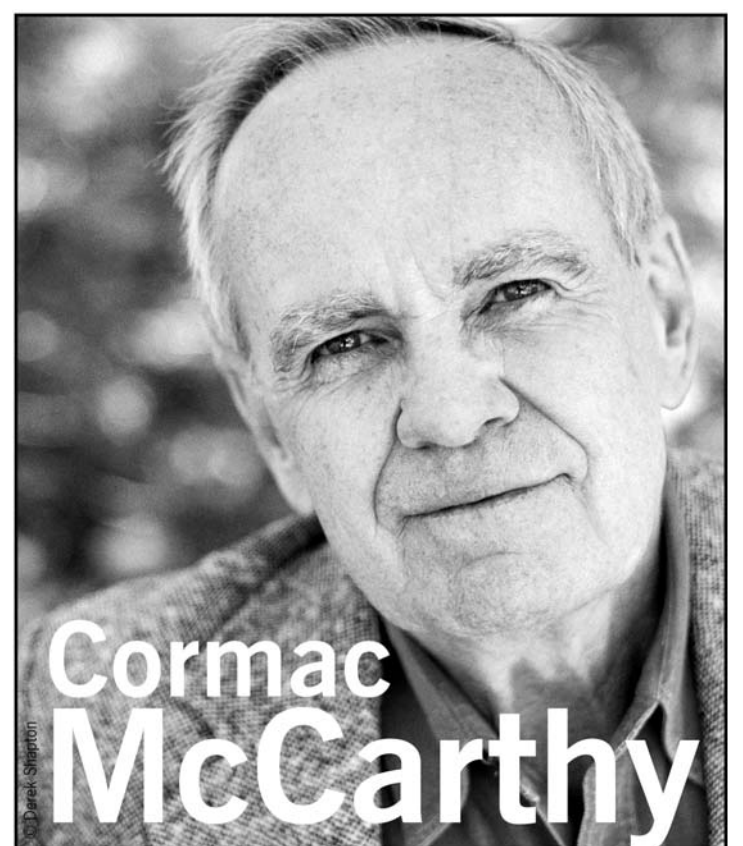
Égalité d'humeur

Donc, Laura, l'héroïne, se prête de bonne grâce à l'emménagement chez ses frères et belles-sœurs. L'époque est à l'émancipation pour certaines femmes, pas pour elle. Et la famille Willowes fait partie de ces conservateurs par choix : « *Le confort des lits dans lesquels ils dormaient et des sièges sur lesquels ils s'asseyaient les persuadait subtilement du respect qu'ils devaient au bon sens de leurs ancêtres.* » Cependant, bien

des choses flottent, sous la placidité de la jeune femme. Bien des ironies, surtout. Vivre à Londres ? « *La vie à Londres était bien remplie et passionnante. Il y avait les boutiques, les défilés de la Famille royale et des chômeurs (...), et les rues brillamment éclairées le soir.* » C'est ainsi que Sylvia Townsend Warner donne un aperçu de ce qui fait la vie intérieure de ce personnage très anglais, très comme il faut, très libre et totalement sans pitié, quand l'occasion s'en présente.

La critique, franchement virulente, de l'ordre établi ne passe pas par des jugements frontaux, mais par le regard. Ah ! le regard de Laura. Sur ses nièces, dont elle s'occupe avec gentillesse, constance et une parfaite égalité d'humeur : « *C'était des enfants insignifiantes.* » Et sur sa très pieuse belle-sœur Caroline, chez laquelle elle vit et dont elle ne connaît jamais les pensées, sauf celle-ci, un jour que l'héroïne la complimente sur l'ordre qui règne dans ses tiroirs : « *Nous avons un bon exemple. Le linceul était plié dans la tombe.* » Devant un sens du sarcasme si parfaitement distingué, on ne peut évidemment que s'incliner. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE



Cormac McCarthy

Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme



Éditions de l'Olivier

La librairie
LES CAHIERS DE COLETTE
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^{ème} - Tél. 01 42 72 95 06

recevra

LUC BONDY
le vendredi 2 février
à partir de 18h.

à l'occasion de la parution de
Mes Dibbouks
(Christian Bourgois Ed.)

CHRISTIAN GAILLY
le samedi 3 février
à partir de 17h.

à l'occasion de la parution de
Les Oubliés
(Ed. de Minuit)

En cette période de campagne électorale, plusieurs ouvrages interrogent les enjeux politiques de la croyance

Un commandeur, ses fidèles

C'est l'un des attributs les plus mystérieux du pouvoir, politique, religieux ou encore intellectuel : avant tout discours, en deçà de toute argumentation, sa capacité à provoquer le respect, voire la soumission ; son aptitude à créer, autour de lui, l'élan individuel comme l'effervescence collective. En période de campagne électorale, quels que soient les gaffes des unes, les faux pas des autres, un tel phénomène se manifeste bien sûr avec une intensité toute particulière.

Certes, au sein de nos démocraties modernes, et sous l'œil des caméras, ce qu'on nomme « charisme » est une chose plutôt fragile : « Ce sont aujourd'hui l'effacement des distances et la banalisation qui menacent les pouvoirs. Trop proche, trop visible ! Le charisme, ça ne se reçoit plus, ça se travaille. Les anciennes recettes n'y suffisent plus... », note Yves Pourcher dans un bref essai intitulé *Politique parade. Pouvoir, charisme et séduction* (Seuil, 240 p., 17 €).

L'ethnologie y décrit les artifices de plusieurs têtes couronnées (Mohammed VI, entre autres) et les astuces de quelques présidents (Reagan, Mitterrand, Chirac) : « Qu'ont-ils de rare, d'unique peut-être, ces "faiseurs de sympathie" ? Dans toutes les langues, les mots abondent : aura, rayonnement,

présence inégalée, grâce, baraka, chaleur, talent et, pour finir, sésame du pouvoir, toujours là, le charisme. Enigme des lieux et des personnalités ? Certains sont allés voir... »

Oui, ils sont quelques-uns, ethnologues et sociologues, mais aussi historiens et philosophes, à explorer non seulement les territoires de l'enthousiasme politique, mais aussi les limites de toute croyance vécue. C'est à leurs travaux respectifs que ce dossier est consacré.

A commencer par l'enquête de Nicolas Mariot sur les « récits de liesse » qui entourent d'ordinaire les déplacements présidentiels à travers la France : « Je ne me laverai pas les mains de trois jours ! », s'exclamait par exemple une femme qui venait tout juste de serrer la main du général de Gaulle, en avril 1963, dans l'Aube.

Pour autant, cet enthousiasme vaut-il engagement politique ? Rien n'est moins sûr, affirme Nicolas Mariot dans *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002* (Belin, « Socio-histoires », 352 p., 24 €). Interrogeant le sens des acclamations, hurras et autres chapeaux jetés en l'air, le jeune sociologue montre qu'il y a souvent loin du « faire » au « croire », et que, contrairement à une idée reçue, applaudir ne signifie pas forcément adhérer. ■



J. BI. EMRE ORHUM

Nicolas Mariot : « Pas de propagande. Juste une bonne préparation »

Comment en êtes-vous venu à travailler sur les « promenades présidentielles » et sur « l'esprit de liesse » qui les entoure ?

Ma première rencontre avec la politique remonte à 1986. J'avais 16 ans, j'étais élève à Besançon, je participais (doucement) au mouvement contre la réforme Devaquet. J'ai eu le sentiment que la manifestation était une sorte de figure obligée de l'adolescence. Plus tard, j'ai étudié l'histoire à Sciences Po. Là-bas, de Michel Winock à Jean-Pierre Rioux, chacun entonnait le même couplet sur les fêtes qui « intègrent », les grands moments d'effervescence collective qui jouent un rôle fondamental dans la « construction » de l'identité nationale. Je me suis dit : allons vérifier ! Et j'ai choisi de travailler sur les voyages présidentiels.

Quelle a été votre méthode ?

Il s'agissait de comprendre ce mystère : pourquoi le voyage en province semble ne jamais connaître l'échec, au sens où le président reçoit systématiquement, dit-on, son quota de vivats et d'acclamations ? Cet immanquable suc-

cès repose en fait sur une formule simple qui consiste à dire : si les gens applaudissent, c'est qu'ils y croient. Tous les commentateurs, soutiens ou opposants au président, restent dans le cadre de ce schéma déductif : de la description des comportements, ils infèrent ce que les gens croient. Pourtant, chacun s'est déjà retrouvé à applaudir un spectacle qu'il a trouvé « moyen », par politesse ou mimétisme. On peut donc expliquer le succès des visites sans le faire reposer sur le charisme présumé du président, ou le civisme supposé des spectateurs. Le rôle des préparatifs est essentiel : ils plantent le décor et mettent les citoyens en situation de spectateurs. D'ailleurs, pendant longtemps, on organise des fêtes (spectacles militaires, feux d'artifice...) qui rendent la présence présidentielle presque marginale. Même de Gaulle se laisse tromper par ce décor : en 1959, il stoppe dans un village où il n'est pas censé marquer l'arrêt, parce qu'il croit reconnaître les signes habituels de l'accueil. Le quiproquo est entier, car si le maire a passé l'écharpe tricolore, c'est pour

célébrer une foire porcine, pas l'auguste voyageur...

Votre enquête s'appuie essentiellement sur des archives écrites. Pourquoi ne pas être allé à la rencontre de celles et ceux qui se sont rassemblés afin de voir le président ? Pourquoi ne pas leur avoir demandé : « Que faites-vous là ? »

Au début, j'y suis allé. J'ai passé des questionnaires dans le public d'une visite de François Mitterrand à Lille, mais je pourrais résumer l'enquête en disant qu'elle a consisté à prendre lentement conscience que cette question n'a pas de sens. Pourquoi ? Evidemment savoir que les gens sont là par hasard ou, à l'inverse, parce qu'ils sont « sympathisants » n'est pas sans intérêt. Mais cela empêche de voir l'essentiel, c'est-à-dire le fait que les acclamations sont des comportements qui ont pour caractéristique d'être dépersonnalisés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que ce sont des attitudes qui peuvent se passer de sentiments ou de croyances, des gestes que tous les participants peu-

vent faire sans avoir à les justifier. Voilà ce qui fait leur force.

Pour vous, il n'y a aucune nécessité à aller chercher « ce que les gens ont dans la tête ». Peut-on bâtir une sociologie du politique sans prendre au sérieux l'intime conviction ?

Oui. Les convictions, dans ce travail, je m'en moque complètement ! Tout l'objectif du livre est d'expliquer comment la liesse et l'effervescence sont des institutions comme les autres : elles préexistent à leur réalisation parce qu'elles ont été apprises, notamment dans le cadre familial ou à l'école. C'est pourquoi les élus locaux comme les policiers des RG ne se trompent guère en prévoyant non seulement l'affluence, mais même l'enthousiasme. Il n'y a là ni dressage ni propagande bien menée, juste une bonne préparation. Vous remarquerez d'ailleurs que cela est tout à fait admis pour le « Téléthon » par exemple. Dans un contexte politique, en revanche, on dénonce une « claque », on voit dans l'organisation la preuve d'une manipulation, comme si l'applaudissement devait être spontané pour être « vrai ».

Vous-mêmes, vous ne croyez à rien ?

Si. Je crois à la sociologie ! Il n'y a guère de surprise en la matière. J'ai évidemment des convictions personnelles, mais je possède surtout la plupart des déterminants qui permettent d'expliquer un fort intérêt pour la politique : capital scolaire élevé, socialisation à la politique... Or toutes les études électorales le constatent : la majorité des gens sont peu politisés, la plupart ne reconnaissent même pas les hommes politiques sur une photo. Et pourtant ils votent ! Et ça n'a rien de grave. Je crois qu'en général on accorde beaucoup trop de place aux effets de croyance. Or, en temps ordinaire, la vie d'un régime repose plus sur les routines et le conformisme que sur l'engagement citoyen, sans qu'il faille y voir un drame. La vie en commun suppose le partage d'idées qui ne sont souvent rien d'autre que des présupposés auxquels nous donnons un assentiment sans y penser, parce que nous n'y avons simplement jamais réfléchi. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

ZOOM

JOSIANE BEHMOIRAS

Dora B.



Histoire de ma mère, devenue clocharde

ANATOLIA

CHRISTIANISME ET MONDE MODERNE. Cinquante ans de recherches,

de Paolo Prodi
Du travail de ce grand historien italien du catholicisme moderne presque rien n'était jusqu'ici accessible en français. Ses ouvrages sur la monarchie pontificale, l'histoire du serment dans l'organisation des formes de pouvoir, ou encore sur la justice des monothéismes n'ont donc pas eu en France, en dehors des cercles de spécialistes, tout l'écho qu'ils méritaient. Il faut donc se féliciter de la parution de ce recueil d'articles qui donne un bon aperçu de l'ampleur des champs couverts par Prodi, mais aussi de l'évolution de ses perspectives théoriques. On retiendra ici peut-être surtout les textes consacrés au dépassement du droit canon

après le concile de Trente (1545-1563), qui ouvre la voie à un partage durable mais toujours discuté entre for interne et for externe, entre ce qui concerne la conscience et ce qui relève de la loi : c'est sur ce « dualisme entre sacré et pouvoir », aujourd'hui menacé par l'expansion de la loi positive selon Prodi, que s'est construite une modernité de l'Europe qui conférait une place nouvelle à la conscience. Passant d'un point technique d'histoire du droit à de vastes panoramas qui embrassent plusieurs siècles d'histoire, Paolo Prodi bouscule dans ce livre engagé les routines tranquilles de l'historiographie catholique. *O. Ch.*

Traduit de l'italien par Antonella Romano, Gallimard/Seuil « Hautes études », 462 p., 28 €.

RELIGION ET CULTURE.

Europe 1500-1800, de Kaspar von Greyerz. Aux explications lapidaires de la

formation moderne des identités confessionnelles et des Etats territoriaux entre la Réforme protestante et la Révolution française, ce livre de Kaspar von Greyerz, qui brasse une vaste documentation étendue à toute l'Europe occidentale, apporte un démenti stimulant. Non seulement l'auteur montre qu'il n'y a pas eu de processus unique d'avènement de la modernité, et qu'il est donc vain de vouloir assigner à celle-ci une origine singulière (dans l'éthique calviniste, dans la sécularisation de l'Etat ou encore dans l'exaltation religieuse du pouvoir absolu des rois), mais il congédie avec vigueur les partages ruineux entre superstition et foi, magie et religion, culture populaire et culture des élites qui entravent toute analyse sérieuse sur les pratiques religieuses antérieures au XVIII^e siècle. La rupture des Lumières, qui qualifient et disqualifient des pans entiers de

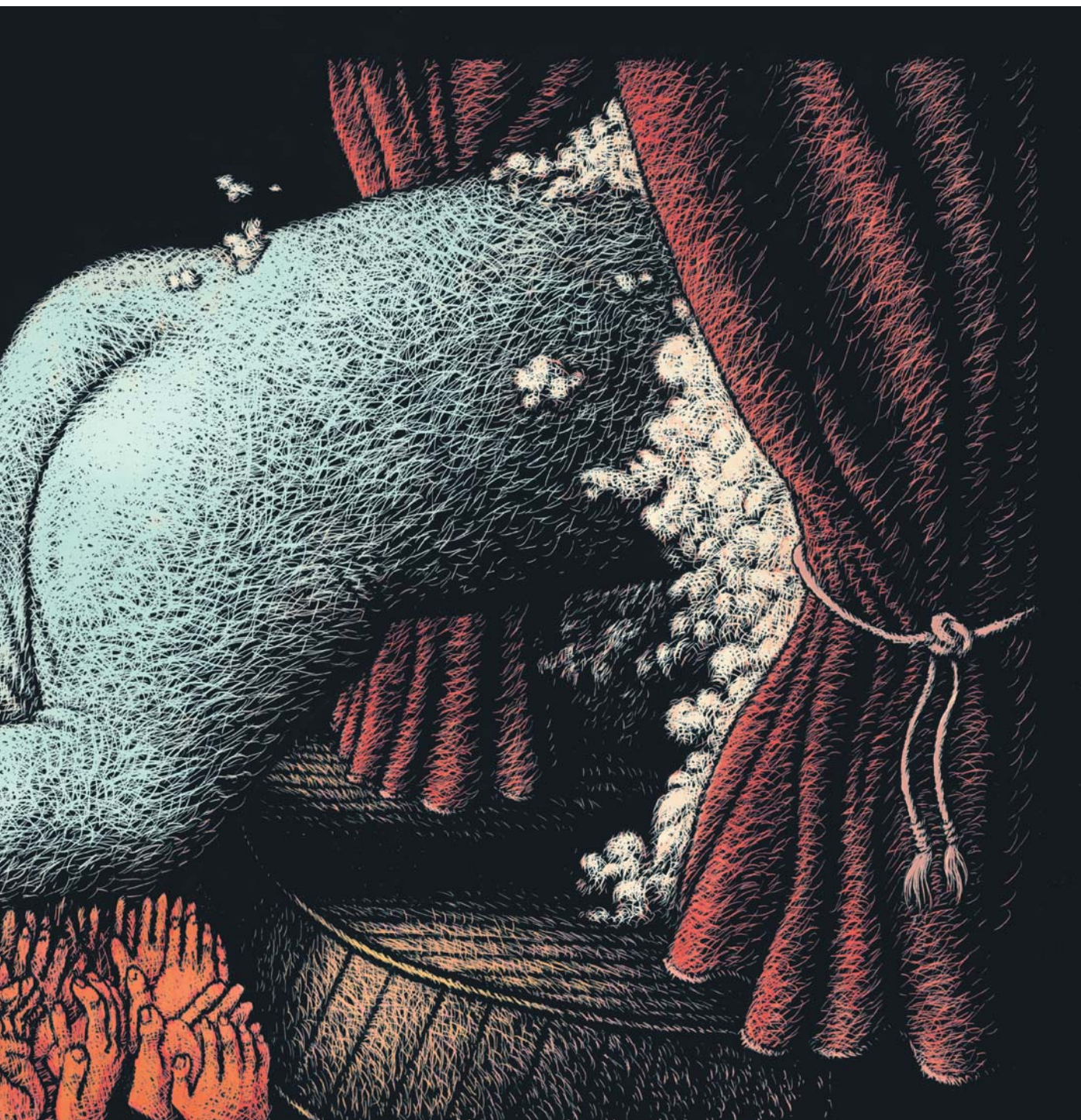
cette religion traditionnelle comme autant de survivances paganisantes, d'erreurs populaires et de gestes sans raison, n'en ressort qu'avec plus de relief. *O. Ch.*
Traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz-Messmer. Ed. du Cerf, 2006, 384 p., 39 €.

LES ATMOSPHÈRES DE LA POLITIQUE. Dialogue pour un monde commun, sous la direction de Bruno Latour et Pasquale Giardi. Une conversation savante et polyphonique fait-elle un livre ? C'est ce qu'ont pensé les organisateurs de cette rencontre, tenue à Venise en 2004, qui a rassemblé plusieurs intellectuels, d'horizons variés, dont le philosophe Peter Sloterdijk et l'historien Giovanni Levi, pour discuter d'« un monde commun » et chercher à « rendre un peu respirable l'air du bon gouvernement ». D'abord surpris par la forme

du débat, le lecteur entre progressivement dans l'intimité de la discussion, pour son plus grand profit, puisqu'il y trouve matière à repenser, à l'aide de nouvelles propositions – telle la « serre » de Sloterdijk – la démocratie, l'universalité et la relativité des croyances ou « la grande épreuve de l'Islam ». *N. O.*

Les empêcheurs de penser en rond, 350 p., 18 €.

LE PRINTEMPS DU POLITIQUE. Pour en finir avec le déclinisme, sous la direction de Michel Wieviorka. Le XXI^e siècle sera-t-il celui de l'anti-politique ? Telle est la question que se sont posée une douzaine de chercheurs, lors d'une rencontre internationale et pluridisciplinaire organisée en mai 2005. Ce volume en est le fruit, et il interroge les contours et les limites d'un éventuel « réenchantement du politique ». Avec les



Une Jeanne d'Arc vendéenne au secours des Poilus

CLAIRE FERCHAUD
La Jeanne d'Arc de la Grande Guerre
de Jean-Yves Le Naour.

Hachette Littératures, 288 p., 20 €. En librairie le 7 février.

Lorsque Jean Paul II s'est rendu en Vendée en 1996, le souverain pontife s'est recueilli sur la tombe du « père de la Vendée », Grignon de Montfort (mort en 1716), grand promoteur du culte du Sacré-Cœur de Jésus en lien avec les révélations de Marguerite-Marie à Paray-le-Monial. Rien, en revanche, pour la « Jeanne d'Arc de Cholet », Claire Ferchaud, qui avait pourtant mobilisé des centaines de milliers de catholiques pendant la Grande Guerre autour de ce même cœur sanglant du Christ. Il est vrai que « Sœur Claire », avait causé bien des soucis aux prédécesseurs du pape polonais.

Au départ, en 1916, les choses se présentaient plutôt bien pour la jeune Ferchaud (née en 1896). Alors que tous les belligérants croyaient en une guerre courte, le conflit n'en finit pas, laissant de terribles pertes. Pour terminer enfin l'affrontement, les attentes s'exacerbent et conduisent dirigeants et populations à se tourner vers les personnalités charismatiques qui ouvrent des voies d'espoir. Aussi, lorsque cette paysanne modeste de Loublande (Deux-Sèvres), inscrite dans la tradition vendéenne réactionnaire, s'annonce porteuse de messages du Christ, décisifs pour la victoire de la France, les enthousiastes ne manquent pas, tels ces pèlerins qui se rendent autour de la ferme familiale pour rencontrer, parfois en forçant la porte, l'héroïne d'un catholicisme de combat.

Déjà sujette à des visions dans son enfance, Claire leur donne un tour politi-

que à partir de la fin 1916. Jésus lui aurait confié la double mission de « bouter les Allemands hors de France » et de ramener le pays à la soumission à Dieu. Pour accomplir son œuvre, il lui fallait rencontrer le président de la République Raymond Poincaré, et obtenir que le drapeau français se pare de l'insigne du Sacré-Cœur.

Mystique du bocage

Celle que l'on voyait en nouvelle Jeanne d'Arc rassemble de nombreux soutiens tant et si bien qu'elle obtient même une entrevue avec un Poincaré peu convaincu. Le président n'est pas le seul à se montrer sceptique : au sein du clergé, certains appellent à la prudence, tandis que d'autres s'inquiètent d'une initiative qui risque de raviver l'opposition de la République à l'Eglise, d'autant plus que les visions de la mystique du bocage contribuent à relancer le culte du Sacré-Cœur au moyen de campagnes de consécration, de la diffusion d'insignes et même d'une pétition pour faire apposer le Sacré-Cœur sur le drapeau français.

L'échec de l'action et des prophéties de la visionnaire amènent l'Eglise à prendre ses distances, jusqu'au refus par Rome en 1920 d'approuver son militantisme. Dès lors Ferchaud et les siens s'enferment dans une « dérive sectaire », qui les conduit dans le sillage traditionaliste après Vatican II (1962-1965). Sans expliquer l'« étonnant pouvoir de séduction » de « Sœur Claire », le récit de Jean-Yves Le Naour court jusqu'à la mort de la mystique en 1972 et à la survivance de son groupe. Il est appuyé sur une riche documentation : les archives de l'évêché de Poitiers comme celles de la communauté lui sont pourtant restées fermées. Claire et ses fidèles seraient-ils encore si inquiétants ? ■

NICOLAS OFFENSTADT

De la chaire à l'urne

LES VOIX DE DIEU.
Pour une autre histoire du suffrage électoral : le clergé catholique français et le vote (XIX^e-XX^e siècle)
d'Yves Déloye.

Fayard, 410 p., 28 €.

En 1910, Charles Marcault, un obscur abbé tourangeau, publie un traité de 530 pages au titre fort peu catholique : *L'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*. En apparence, l'auteur y dénonce les « moyens employés par l'anticléricalisme pour capter les suffrages du peuple ». Difficile pourtant de croire que l'indignation de l'abbé est vraiment sincère. Sa liste des techniques censées permettre de gagner les élections est en effet si détaillée que son livre a tout l'air d'un vade-mecum à l'usage des catholiques. L'Eglise l'a compris : face aux offensives anticléricales de la République, la circonscription est plus que jamais une terre de mission.

Comme le raconte Yves Déloye dans cette savoureuse histoire du « cléricisme électoral » centrée sur la III^e Républi-

que (1870-1940), les prêtres n'ont pas manqué d'imagination pour amener leurs ouailles à choisir les « bons » candidats : par d'acrobatiques « bricolages théologiques », on n'hésite pas à comparer l'abstention à une « apostasie », on explique que « bien » voter renforce les chances de salut...

Il y a bien sûr dans cette « éthique intégrale », qui tend à faire de l'électeur un « soldat de Dieu », une entorse au principe de la laïcité républicaine, selon lequel l'électeur doit être « libre, désintéressé, [et] capable d'oublier ses distinctions de classe et de religion au moment de voter pour se faire l'interprète éclairé de l'intérêt général ». Reste qu'en devenant de « véritables experts en science électorale », voire en briguant eux-mêmes les suffrages de leurs concitoyens, certains militants catholiques, laïcs ou religieux, auront largement contribué à la « politisation » de la société française. Au risque d'aiguiser une « conscience civique qui deviendra bientôt jalouse de son indépendance », autrement dit de participer malgré eux à une « sécularisation » des esprits. ■

THOMAS WIEDER

contributions, entre autres, de Joao Caraça, Nilüfer Göle, Elias Sanbar, Simonetta Tabboni et Alain Touraine. *J. Bi.*

Robert Laffont, 130 p., 13 €.

AVOIR UN IDÉAL. Est-ce bien raisonnable ?

de Michel Lacroix
« Etre idéaliste aujourd'hui, c'est avoir la tête dans les étoiles et les pieds sur terre. » Cette définition de l'idéal proposée par Michel Lacroix peut sembler paradoxale. Car l'idéaliste se caractérise avant tout par un refus du réel, une préférence pour « la pensée pure ». Dans un discours en forme de longue dissertation philosophique, Michel Lacroix revient sur les différentes conceptions de l'idéal en insistant sur le XIX^e et le XX^e siècle. Il évoque ainsi l'héritage des romantiques, le rôle des nihilistes dans la formation des idéaux d'aujourd'hui. Ce professeur de philosophie s'appuie sur

Nietzsche, Hegel, Kant ou Renan pour souligner les dangers de l'idéalisme et tenter d'en dégager les côtés positifs. Qu'il s'agisse d'engagement politique, de réussite professionnelle ou de succès amoureux, pour Michel Lacroix, l'objectif est de réconcilier un jour idéalisme et modération. *A. V.*
Ed. Flammarion, 224 p., 17 €.

LA CITÉ BIBLIQUE.

Une lecture politique de la Bible, sous la direction de Shmuel Trigano
La notion de « théocratie » a, selon Shmuel Trigano, occulté ou empêché une claire définition de la « spécificité d'Israël face aux régimes monarchique et oligarchiques ». A cette première barrière idéologique, s'en ajoute une autre, épistémologique celle-ci : « En effet, écrit Trigano, la politique, dans le judaïsme ne constitue pas une instance en tant que telle, qui se

donnerait à voir spontanément. » C'est donc à cette dimension « inexorablement politique » du judaïsme que se sont attachés les différents contributeurs de ce volume collectif, « non pas tant parce qu'il est une religion qui aspirerait à régir la cité que parce qu'il est indissociable de la condition du peuple ». L'ouvrage se divise en trois parties : « Le Pouvoir », avec notamment un texte de Yoram Hazony sur l'enseignement politique de la Bible hébraïque ; « Les Philosophes et l'Etat de Moïse », avec une étude de Stanislas Breton sur Spinoza ; « L'économie ». *P. K.*
Pardès, études et culture juive, N°40-41, éd. In Press, 300p., 26 €.

LECTURES BIBLIQUES, de Daniel Sibony
Pour Daniel Sibony, psychanalyste et auteur de nombreux ouvrages, ces « premières approches » visent,

Choisir la science contre la foi

PEUT-ON NE PAS CROIRE ?
Sur la vérité, la croyance et la foi
de Jacques Bouveresse.

Ed. Agone, 286 p., 24 €

Notre société a besoin de croyance pour restaurer un lien social dissous par les progrès de l'individualisme démocratique. Elle le ressent d'autant plus que la science et la raison ont perdu de leur pouvoir d'attraction ou de leur suprématie. Au point que le culte de la « vérité objective » lui-même – leur *requisit* – se voit ramené à l'idolâtrie de l'autorité dans un univers où tout se réduit à des « constructions sociales ». Ainsi peuvent être résumées les thèses auxquelles s'attaque Jacques Bouveresse dans un nouveau livre de combat contre un esprit du temps voué, selon lui, à la « pensée faible ».

Toujours claire, l'écriture du philosophe est sous-tendue par la colère que lui inspire une époque trop oublieuse de la pensée scientifique. Sa cible est d'abord une idéologie qualifiée de « postmoderne », plus ou moins influencée par l'hei-

deggerisme, qu'incarne ici le philosophe italien Gianni Vattimo, lequel suggérerait que c'est l'épuisement de l'exigence de vérité qui détermine le vrai « retour » à la religion et même au christianisme, requalifié de façon vague en « sacré ».

Pour Jacques Bouveresse, une telle conception ne parvient même pas à faire droit à la foi qu'elle prétend réinstaurer. Le catholicisme, ou du moins l'Eglise dans sa tendance la plus actuelle, ne vise-t-il pas au contraire à concilier la foi et la raison ? C'est parce qu'il prend le christianisme au sérieux, que Jacques Bouveresse confesse ici avoir été croyant et de ne l'être plus.

Libre discussion rationnelle

Il s'en prend également aux entreprises plus politiques de ceux qui, comme Jürgen Habermas – rendu inquiet par un esprit scientifique débridé par le développement des technosciences et de la génétique –, se mettent à revendiquer, pour la croyance et les croyants, une égalité de considération. Bouveresse, lui, continue à plaider pour une asymétrie maintenue entre religion et science (en

faveur de la seconde), une fois garantie la liberté des cultes.

En se référant à Bertrand Russell, il laisse en effet entendre que la condition de libre discussion rationnelle qui régit toute vie scientifique s'avérera toujours plus proche de l'idéal de liberté politique que la tradition de soumission à des dogmes, propre à la religion. Comme toujours avec Jacques Bouveresse, l'intérêt du lecteur est renforcé par l'originalité du *corpus* que celui-ci parcourt depuis des décennies. Au-delà du souci de réaffirmer haut et fort le bien-fondé de l'incroyance, on apprendra beaucoup des digressions informées sur William James et son *Expérience religieuse* de 1906, sur les *Essais* de Robert Musil ou sur *L'Avenir d'une illusion* de Freud... Etait-il besoin d'ajouter à ce panthéon une personnalité aussi controversée que Noam Chomsky, dont les opinions, parfois baroques, quoique célébrées dans le monde du militantisme « alter », suscitent des adhésions passionnelles plutôt que raisonnées ? Acte de foi, sans doute... ■

NICOLAS WEILL

Les jeudis de La Procure :
chaque jeudi 1h avec un auteur
19h à 20h à la librairie La Procure
3 rue de Mézières - 75006 Paris

► Frédéric ROUVILLOIS
Histoire de la politesse
De 1789 à nos jours

le 8 février 2007

► Marie-Joëlle GUILLAUME
Un printemps de gloire
Souvenirs de la Marquise de Rambouillet

le 15 février 2007

laprocure.com
La librairie du Groupe Le Monde

certes, une connaissance religieuse du texte biblique, mais surtout elles s'engagent dans l'étude de son « potentiel symbolique qui concerne aussi les non-religieux ». « Pour moi, écrit Sibony, le mot biblique est un lieu d'être et d'appel ». Répondant à cet appel, il étudie successivement plusieurs chapitres de la Torah et des Prophètes. *P. K.*
Ed. Odile Jacob, 364 p., 25,50 €

CRÉATION ET CHUTE.

Exégèse théologique de Genèse 1 à 3, de Dietrich Bonhoeffer
Donnés à l'université de Berlin fin 1932 et début 1933, ces cours sur les premiers chapitres de la Genèse prennent une tonalité particulière dans le contexte politique allemand de l'époque. *P. K.*
Traduit de l'allemand par Roland Revet. Préface de Marc de Launay.
Bayard, 118 p., 14,50 €.

Ring I/277/1

Funerailles pour un enfant.

Wginsimony ponowul 1941 r. Istoricel shlep
froy ul. Mila, zastaje ma froy woye zambuj;
tego shlep, trop sniecha.

Setyane mate wpschujte z glosn risitko
wionis witalone w froy shlep, to se stawaue
mionis z lwe ber umowicja tropa.

Tha ulicoy mek handlony nowa kiny - mowicje
dwa no s' utorgowic, a te tache mowicje -
stasim ma tym froy zachicis to sig tomu
sniechu umowic.

At le stasimie wycitio mowicje, zjawia sig
predstawicel zachicis froy woye i z zowoboy
wityny froy sig, froy mowicje woye zowoboy
shlepum froy woye.

Medyur shpodek po emowicje sniechu - pomu
mek shlepum - shlep ma woye mowicje sig
woye woye, lub froy woye, tena woye
froy woye, woye ma woye shlepum.

Sniech froy woye woye froy woye i froy
froy woye woye woye woye woye woye
to ma froy woye woye woye woye woye
shlepum woye woye woye.

Shlep woye woye woye - li, froy woye
froy woye woye woye woye woye.



Texte et dessin au fusain du peintre Rozenfeld (traduction ci-dessous). DR

Le denier des funérailles

Un matin de décembre 1941, le propriétaire d'un magasin de la rue Mila trouve sur le pas de la porte de son magasin fermé le cadavre d'un enfant.

Le petit corps rigide, desséché par la faim, est tellement blotti contre le seuil du magasin que la porte ne peut être ouverte sans déplacer le cadavre.

L'animation de la rue commerçante croît, il est déjà possible de se livrer à ses marchandages et, là, ce malheur, cet enfant pris de l'envie de mourir sur ce pas de porte précisément !

Mais le salut arrive tôt avec le représentant des pompes funèbres, qui, par routine professionnelle, commence à collecter le « denier des funérailles ».

L'unique héritage laissé par l'enfant décédé est un pot en terre cuite qu'on lui remplissait parfois avec une soupe offerte ou avec quelques piécettes. Le préposé, ayant l'esprit d'entreprise, il le pose au milieu du trottoir.

Il couvre l'enfant d'une feuille de papier, prend la pose d'un prêcheur et, avec des sentences hébraïques fleuries, en appelle aux passants pour qu'ils remplissent leur dernier devoir à l'égard du défunt.

L'objectif est bientôt atteint, ceux qui sont passés hier avec indifférence auprès de l'enfant dans les affres de l'agonie jettent une piécette après l'autre dans le pot, émus par les paroles pathétiques du prêcheur.

D'ici peu, la somme sera réunie, l'enfant sera enterré, les pompes funèbres se seront fait de l'argent, les passants auront accompli l'une des nombreuses mitzwa, tandis que le propriétaire du magasin pourra se livrer à ses marchandages et, rue Mila, la vie reprendra son cours.

Assisté par une équipe de volontaires, l'historien Emanuel Ringelblum a entrepris de sauver de la destruction textes et documents relatifs à la vie quotidienne dans le ghetto de Varsovie. Ces archives uniques sont éditées en France parallèlement à une exposition au Mémorial de la Shoah

Les chroniqueurs du désastre



DR

Dans les ghettos de Pologne sous la terreur nazie, alors que le présent était effrayant et l'avenir borné par une mort de plus en plus probable au fil des mois, des juifs se sont acharnés à décrire la réalité endurée et à témoigner du sort de leur communauté. Ces « chroniqueurs du désastre », selon l'expression du poète Wladyslaw Szlengel, qui lui-même a péri en avril 1943 dans l'insurrection du ghetto de Varsovie, ont dissimulé textes et documents pour les préserver de la destruction. Une grande partie des archives clandestines, constituées sous la direction de l'historien Emanuel Ringelblum dans le ghetto de Varsovie, où elles furent enfouies dans des bidons de lait et des caisses de métal, ont ainsi été retrouvées sous les décombres grâce aux indications d'un des rares survivants. En tout, 28 648 documents, des chroniques, des œuvres littéraires, des journaux clandestins, des textes officiels, des enquêtes, des statistiques, des correspondances, des rédactions d'écolier, des cartes de rationnement, des testaments... une masse de documents en yiddish, hébreu, polonais, allemand, ainsi que de nombreux dessins et photographies.

Dès novembre 1940, après la fermeture du ghetto, Emanuel Ringelblum avait formé une équipe d'une douzaine de personnes afin d'organiser la

collecte de ces documents. Le groupe, qui avait pour nom de code *Oneg Shabbat*, « Les délices du shabbat », car il se réunissait le samedi, s'appuyait sur un large réseau de contributeurs. Des écrivains, des journalistes, mais aussi de nombreux autres collaborateurs, membres d'associations de réfugiés, de comités d'aide sociale ou de mouvements de jeunesse, qui recueillaient des témoignages, accumulaient des informations, rédigeaient des comptes rendus à partir des instructions et des questionnaires préparés par l'équipe. Car Ringelblum et ses compagnons avaient conçu leur travail comme celui d'un centre de recherche pluridisciplinaire, accumulant des matériaux sociologiques, économiques, ethnographiques et historiques sur la situation des juifs, en espérant en faire eux-mêmes l'analyse plus tard.

Alerter le monde

La montée du péril a transformé leur projet, sans jamais l'interrompre. Après mars 1942, qui vit l'anéantissement des juifs de Lublin, ils ont voulu alerter le monde sur l'extermination en cours en envoyant témoignages et rapports. Puis, après la première *Aktion* (22 juillet-21 septembre 1942), qui fit plus de 300 000 victimes déportées ou fusillées sur place, les survivants de l'équipe ont mis leur énergie et leurs espoirs ultimes dans le

sauvetage de ces archives devenues pièces à conviction pour une histoire à venir. Leur foi dans une science du passé susceptible de restituer ce dernier avec rigueur était aussi une forme de sécularisation de la tradition. La volonté de sauver les traces écrites s'ancre en effet dans la mémoire longue du judaïsme, plus particulièrement dans une loi rabbinique qui enjoint de préserver le Nom de Dieu et, par conséquent, tout support sur lequel il est écrit. L'existence juive elle-même étant menacée, chaque trace, chaque texte, chaque témoignage devait être préservé. Emanuel Ringelblum n'était pas croyant mais, dans un de ses derniers textes, c'est à la tâche sacrée du *sofer* (le copiste de la Torah) qu'il comparait la sienne : « *C'est avec un tremblement de cœur que le sofer prend la plume, car la moindre erreur dans la copie signifierait la destruction de l'œuvre tout entière. Or, c'est avec un sentiment tout pareil que j'ai procédé à ce travail.* »

Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour que cette œuvre collective soit enfin publiée. L'édition polonaise intégrale est en cours à l'Institut historique juif de Varsovie (trois volumes sont parus, on ignore encore combien il y en aura au total). Dans les deux premiers volumes de l'édition française, les documents ont été traduits à partir des originaux. Le tome I réunit des lettres envoyées par des juifs de province à leurs parents de la capitale, en fait

des cartes transitant par les services postaux des ghettos, seul canal laissé par les autorités allemandes. Elles datent presque toutes de 1942 et racontent la destruction des ghettos et les actions d'extermination. Les dernières ont été jetées d'un convoi roulant vers Auschwitz. Sur l'une, cet avertissement : « *Reste attentive parce que nous allons à la noc.* » La plupart de ces lettres usent ainsi de camouflage, métaphores, allusions, références bibliques parfois, pour faire passer leur message malgré la censure. Poignantes, elles mêlent nouvelles désespérées et encouragements aux proches. Le deuxième tome est consacré aux enfants. Il comprend des rédactions émouvantes et appliquées d'écoliers sur ce qui a changé dans leur vie avec la guerre, des études sur les gamins des rues, des récits d'éducateurs travaillant dans les orphelinats, décrivant les effets effroyables de la peur, de la faim, de la vermine et de la maladie. Il regroupe aussi des outils pédagogiques, des chansons, des annonces de spectacles montés avec élèves ou pensionnaires, qui témoignent d'une volonté admirable et obstinée de lutter au quotidien.

Tous ces textes devenus testamentaires, sources pour l'histoire et ressources pour la mémoire, portent l'écho direct et déchirant des voix, des sentiments, du courage et des effrois des juifs du ghetto. ■

NICOLE LAPIERRE

ARCHIVES CLANDESTINES DU GHETTO DE VARSOVIE (Archives Emanuel Ringelblum)

Tome I. Lettres sur l'anéantissement des juifs de Pologne

Tome II. Les enfants et l'enseignement clandestin dans le ghetto de Varsovie

Présentées et éditées par Ruta Sakowska.

Traductions collectives. Responsable de l'édition française : Jean-Claude Famulicki.

Fayard/BDIC, t. I : 334 p., 26 €. t. II : 360 p., 28 €.

Jusqu'au 29 avril, l'exposition « Les archives clandestines du ghetto de Varsovie » se tient au Mémorial de la Shoah (17, rue Geoffroy-l'Asnien 75004 Paris). Rens. : www.memorialdelashoah.org

Un historien, militant et résistant

Les archives clandestines du ghetto de Varsovie sont connues sous le nom de celui qui fut l'âme de cette entreprise immense et impressionnante, Emanuel Ringelblum. Né le 21 novembre 1900 à Buczacz (Galicie orientale), il faisait partie d'une nouvelle génération d'historiens formés dans les années 1920 et qui ont développé, à l'instar de leur maître, Ignacy Schiper, les recherches sur l'histoire socio-économique et culturelle des juifs. Sa thèse portait sur la communauté de Varsovie depuis sa création jusqu'au début du XVI^e siècle. Il sera finalement l'historien de cette Varsovie juive jusqu'à sa destruction. Et sa démarche de constitution d'archives s'inspirera des méthodes originales de collecte de matériaux par des non-professionnels initiées par l'Institut scientifique juif de Wilno (YIWO), avec lequel il travaillait.

Homme d'étude, Ringelblum était aussi un homme d'action très engagé politiquement et socialement. Membre du parti Poale Tsion (gau-

che), il s'occupait notamment d'éducation populaire en yiddish et jouait également un rôle important dans les institutions sociales juives de la ville, qui allaient, par la suite, se transformer en système d'entraide clandestin. Dans un même mouvement, il n'a ainsi jamais cessé de s'intéresser à l'histoire et de se préoccuper du sort de ses concitoyens. Dès les premiers mois de l'occupation, il fut un des principaux organisateurs de la résistance civile dans le ghetto, et l'est resté jusqu'à la fin. Arrêté, envoyé dans un camp de la région de Lublin, il réussit à s'échapper et à revenir se cacher dans la capitale. Découvert en mars 1944, il a été fusillé par les nazis à la prison Pawiak de Varsovie avec sa femme, Judith, et leur fils, Uri. Emanuel Ringelblum, qui défendait le yiddish, véhicule de la culture populaire juive qu'il aimait, était ce qu'on appelle dans cette langue un *mensh*, un homme remarquable. ■

N. L.

QUESTION À Jean-Charles Szurek, directeur de recherche au CNRS « Un vaste regard rétrospectif »

De 1997 à 2006, les trois premiers volumes des Archives Ringelblum ont été publiés en Pologne, quelle a été leur réception ?

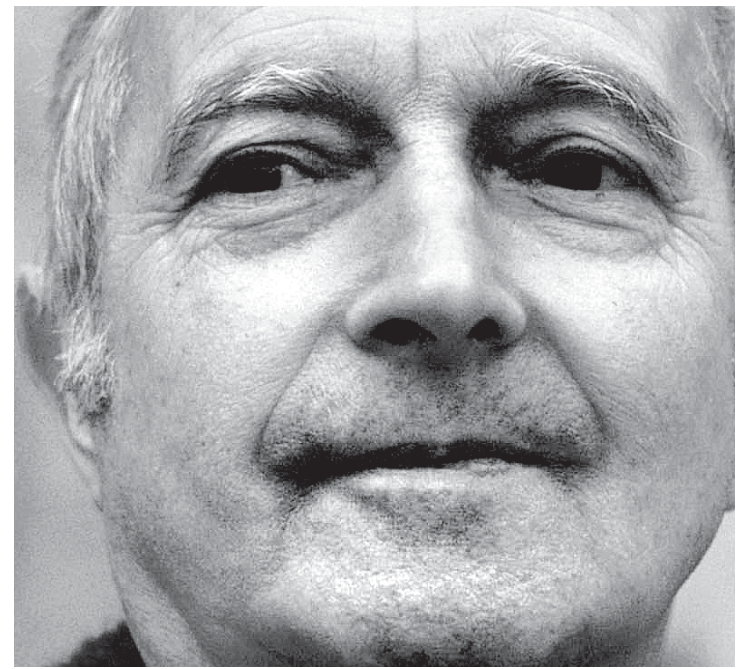
La réception des archives Emanuel Ringelblum en Pologne s'inscrit dans le vaste regard rétrospectif que, depuis 1989, des franges importantes de la société polonaise portent sur le passé juif. Auparavant déjà, durant la dernière décennie du régime communiste, avec la réception du film *Shoah* de Claude Lanzmann ou l'affaire du Carmel d'Auschwitz, les aspects les plus controversés des relations judéo-polonaises avaient émergé. Mais c'est surtout après que ce passé a été progressivement examiné, en particulier par les jeunes générations qui n'ont pas connu la minorité juive. Elles s'étonnent souvent de l'étiquette antisémite accolée à la Pologne dans le monde. Le débat public qui a fait le plus avancer cette prise de conscience a surgi

en 2001-2002, lorsque l'opinion a découvert le massacre de la bourgade de Jedwabne, dans l'est du pays : une partie de la population polonaise y avait tué, le 10 juillet 1941, la quasi-totalité de ses voisins juifs. En Pologne, pays martyr sous la double occupation allemande et soviétique, pays exceptionnellement résistant, on n'imaginait pas que la victime pût aussi être bourreau. Désormais, de jeunes historiens – car c'est aussi affaire de génération – se penchent sur des sujets qui avaient été occultés : le poids social des *szmalcowniki* – ces maîtres chanteurs qui attendaient leurs proies aux portes des ghettos –, la délation, les meurtres de juifs par leurs concitoyens polonais. Les Justes font aussi l'objet de nouvelles recherches. De nombreux témoignages, qui dormaient depuis soixante ans, sont aujourd'hui publiés. Leur fleuron, c'est assurément les archives Ringelblum.

PROPOS RECUEILLIS PAR N. L.

Le Seuil, où il fut éditeur, rassemble en un volume une partie de l'« Œuvre lazaréenne » du poète et romancier. Écrits après sa terrible expérience des camps, ces textes novateurs ont ouvert le chemin à bien des auteurs d'aujourd'hui

Jean Cayrol Les VOIX du silence



Jean Cayrol, dans les années 1970. LOUIS MONIER/RUE DES ARCHIVES

Se souvenir qu'il faut, tout simplement, mettre un pied devant l'autre. Et puis recommencer. Recommencer chaque fois si l'on veut avancer. Ça fait mal, ça déchire. C'est comme le réveil d'une longue ankylose. Le sang bat à nouveau aux veines. Les muscles, énervés de fourmis carnassières, s'agitent en fibrilles. L'air enflamme la poitrine. Le regard s'arrache aux paupières qui collent. Tout est à réapprendre ou à réinventer. Des gestes les plus simples aux chants du b.a.-ba des premières années. Lessivée la mémoire. Passés au noir les rêves. Quelqu'un ou quelque chose vous a sorti vivant du profond de la glaise.

Mais cette vie qui commence, comment peut-on l'appeler ? Au printemps 1945, Jean Cayrol rentre de l'enfer des camps. Résistant, arrêté par la Gestapo en 1942, il a passé dix mois en cellule à Fresnes avant son départ pour Mauthausen. Il a vécu là-bas deux ans de nuit profonde et de brouillard opaque. De souffrances, d'angoisses et d'inhumanité. « A la fin, dira-t-il, tous les déportés se ressemblent. Ils s'alignent sur un modèle sans âge qui meurt les yeux ouverts. » Lui en est revenu.

Porté par cet « étrange privilège d'être né deux fois », il se lance résolument en littérature, passereille fragile tendue de son passé au présent déroulant qu'il saura reconstruire. Ses mots et ceux des autres feront les murs porteurs de toute son existence. Il sera l'écrivain qu'il a toujours été.

Pourtant, dans la famille où il naît à Bordeaux le 6 juin 1911, le livre n'a pas vraiment sa place. Lire y est considéré comme un passe-temps paresseux et griffonner des textes inutilement absurde. Révolte ? Il a 12 ans à peine lorsqu'il compose ses premiers vers, avant d'ébaucher, adolescent, une revue littéraire. Jean Cayrol, à 20 ans, correspond avec les auteurs qu'il aime : Montherlant, Cocteau, Supervielle. Il rencontre Mauriac (en voisin), publie en 1935 et 1936 deux recueils de poèmes et fonde une autre revue, *Les Cahiers du*

fleuve. Ses projets se heurtent aux exigences familiales. Le jeune homme fait son droit. Il s'essayera rapidement à la profession d'avocat et échouera finalement à un poste de bibliothécaire à la chambre de commerce. Pour conserver son univers de livres, sa passion du papier.

Des poèmes encore et puis survient la guerre. Tout sera bouleversé. « IL N'Y A RIEN À EXPLIQUER », écrit Cayrol. *Les camps de concentration ont été subis de différentes façons par leurs victimes ; certains en sont morts, d'autres en meurent lentement, coupés du retour, et vieillissent dans cette forme larvaire d'une terreur à demi éteinte ; beaucoup en vivent et tentent de se frayer un chemin à travers cet Insaisissable Camp, qui, à nouveau, les entoure, les envoûte, les dérouté. Le choc émotif demeure plus puissant que jamais, avec des relents de cette misère exaspérée jusque dans les recoins les plus cachés de la paix : ça sent plus fort que jamais le concentrationnaire. » L'expérience l'a marqué pour toujours, l'a fondé dans son rapport aux autres et signe son écriture du sceau d'une absolue distance, d'un écart, d'une mise en recul de la réalité bruyante où s'agit la foule des jours d'après. « Jean, vous n'êtes plus de notre monde », lui écrira François Mauriac.*

De fait la vision de Cayrol a définitivement changé. Elle s'inscrit désormais dans le prisme de la survie dont il est à jamais l'acteur et le témoin.

En 1947, après ses *Poèmes de la Nuit et du Brouillard*, il publie *Je vivrai l'amour des autres*, qui lie en un volume deux textes romanesques (*On vous parle* et *Les Premiers Jours*). Ils se répondent dans une narration blanche du quotidien, posée au préalable sans affection ni sentiments mais vont, entêtants, en spirale sourde, vous chercher phrase à phrase dans un diffus malaise.

Salut improbable

Comment peut-on écrire ce qui étreint le cœur quand l'émotion vous a été arrachée et que n'en subsistent que des démangeaisons de cicatrices ? Cayrol nous envahit de rencontres, d'objets, de décors, de paysages et en fait le corps vivant d'impressions intérieures. « Rester obscur dans la lumière, ne pas laisser filtrer sa propre lumière ; c'est pourquoi vous voyez les mendigots qui ont toujours leur veston fermé jusqu'au cou avec des épingles, leur pantalon fermé aux chevilles avec des épingles ; ils font leurs propres ténèbres. » *Je vivrai l'amour des autres* obtiendra le prix Renaudot. Il est le premier livre d'une

série de romans et de textes « lazaréens ». La référence est explicite. Comme Lazare, le ressuscité de l'Evangile, Jean Cayrol est revenu d'entre les morts. Rares sont ceux qui ont eu ce salut improbable. *Nuit et Brouillard* lui fait décliner une armée de fantômes « raflés de Varsovie, déportés de Lodz, de Prague, de Bruxelles, d'Athènes, de Zagreb, d'Odessa ou de Rome », ces « raflés du Vel'd'Hiv », ces morts de la Shoah, perdus en ces temps d'après-guerre dans la poussière indistincte de tous les corps brûlés aux crématoires. Impossible à raconter. Son projet littéraire sera d'imprimer à ses fictions l'empreinte des camps, sans jamais être dans le récit de ce qui s'y est passé. Voix du silence, de la douleur et des détachements.

Le Seuil – où il fut éditeur jusqu'à la fin des années 1970 – est dépositaire de tous ses textes, à l'exception de son commentaire de *Nuit et Brouillard*, le film réalisé conjointement avec Alain Resnais, et publié tardivement (Fayard, 1997). La maison de la rue Jacob rassemble en un gros volume quatre romans, un essai littéraire et un « récit » constituant son *Œuvre lazaréenne* (1). On aurait pu espérer que le choix s'étende à d'autres textes. Tout porte à considérer que le cycle s'achève en 1968, où *Je l'entends encore* fait naturellement écho à *On vous parle*. Mais on ne va pas boudier. Cayrol est trop peu cité aujourd'hui pour ne pas se réjouir.

Etonnante discrétion, d'ailleurs. Avant son décès il y a deux ans, la maladie avait certes retranché l'écrivain dans une longue absence sur laquelle veillait son épouse Jeanne, mais cela ne suffit pas pour comprendre qu'on ne rende pas sa place à ce poète et écrivain important. Si on le cite encore comme défricheur de talents (il a publié tant de « jeunes auteurs » qui font aujourd'hui le paysage des Lettres), on se rend mal compte à quel point sa narration a profondément influencé la littérature contemporaine. Vous le découvrez sans peine : les écrivains sincères d'aujourd'hui sont des enfants de Jean Cayrol. ■

XAVIER HOUSSIN

(1) Le volume rassemble *Je vivrai l'amour des autres*, *La Noire*, *Le Feu qui prend*, *Lazare* parmi nous, *Les Corps étrangers* et *Nuit et Brouillard*.

Paroles en l'air

Je ne me souviens plus
si nous sommes vivants

Je ne me souviens plus
si le vent va durer

Je ne sais plus très bien où
j'ai mis ma mémoire

Je ne sais plus très bien
si je suis
où je suis

L'arbre se meurt
avec les oiseaux de l'oubli

Le soleil mord sa poussière
et c'est la nuit

Je détourne de mon chemin
qui me parle du temps

Le silence appelle mes frères d'autrefois
et la soie du ciel bleu
craque entre mes doigts pâlis

J'avais l'histoire à raconter, vivant,
Raconte-moi, veux-tu, si je suis ton histoire
Allumez-vous douces lueurs de l'avenir.

Jean Cayrol Octobre 2000.

Le tout dernier texte – inédit – de Jean Cayrol. Avec l'aimable autorisation de Jeanne Cayrol

Un homme en résistance PAR MARCELIN PLEYNET

J'ai rencontré pour la première fois Jean Cayrol en mai 1955. J'avais 22 ans. Et, après avoir publié dans le numéro 2 d'*Ecrire*, je ne devais pas tarder à travailler pour lui, aux éditions du Seuil, puis à devenir son secrétaire personnel, et à l'accompagner dans divers voyages, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse... Cayrol était déjà occupé par le projet de *Nuit et Brouillard*, et j'ai suivi toute la réalisation du film par son intermédiaire ; nous en parlions souvent. *Nuit et Brouillard* est désormais généralement présenté comme « un des grands classiques sur les camps de la mort », cette formule aurait fait frémir Cayrol !

Ce que je retiens de ma fréquentation de Jean Cayrol et de mon amitié pour lui ne me porte pas à le fixer, à l'enfermer dans « l'effroyable expérience de l'exil et de la déportation », comme si l'on voulait oublier que l'exil, la déportation, l'enfermement dans les camps de la mort, furent déterminés par son entrée dans la Résistance et sa participation au réseau Notre-Dame du colonel Rémy, dès 1940. Je considère aujourd'hui encore que, pour le jeune homme que j'étais, rencontrer et partager l'existence et la méditation de ce Résistant français de la première heure, ce fut une chance, et une dette comme on en contracte peu au cours de son existence. Une chance notamment dans un pays où, comme

Cayrol l'écrit alors, « c'est la France elle-même qui fait tomber sa nuit et son brouillard ».

Jean Cayrol résista contre l'Occupation de 1940 à 1943, date à laquelle il est déporté au camp de Mauthausen-Guren. Et lorsque je pense à lui, c'est d'abord et essentiellement la figure de ce résistant qui s'impose à moi. La Résistance les conduisit, lui et son frère, qui n'en revint pas, dans les camps de la mort. Jean Cayrol en revint très profondément blessé et bouleversé, mais pas moins résistant. Sa vie et son œuvre en témoignent, et sa vigilance quotidienne. *Lazare parmi nous*, *Nuit et Brouillard*, sont d'abord des actes de résistance, comme, au titre du retour et du témoignage poétique, existentiel, son œuvre romanesque. Sans oublier son activité d'éditeur, et son intuition, son extraordinaire et subtile perspicacité de lecteur.

Complexité aventureuse

Je me souviens de l'accueil qu'il réserva et de l'attention qu'il porta au récit *Le Défi*, que lui fit parvenir Philippe Sollers en 1956. Est-ce un hasard si Sollers adressa à Cayrol ce récit, qui devait paraître dans le numéro 3 d'*Ecrire* ? Les archives du Seuil en conservent une définition qui éclaire bien l'enjeu d'un mode de résistance que Cayrol ne pouvait que reconnaître. Sollers écrit alors : « J'ai essayé avec Le Défi d'atteindre à ce pur domaine de

l'être où ce dernier est sommé de se défendre sous peine de ne plus exister suffisamment. » Est-ce un hasard si, en 1958, c'est Cayrol qui me fait rencontrer Philippe Sollers ?

Rien n'est dit de la complexité aventureuse de cet écrivain si l'on ne s'arrête pas d'abord à cet engagement initial dans la Résistance. Résistance, comme il l'écrivit lui-même, dans « la défense surnaturelle de l'homme ».

Dans les dernières pages, « Rêves post-concentrationnaires », de *Lazare parmi nous*, Jean Cayrol évoque un « post-scriptum » aux rêves concentrationnaires, avant d'aborder son essai *Pour un romanesque lazaréen*. A-t-on remarqué que l'intrigue de ses romans se constitue d'un secret partage entre d'ailleurs des rêves et la réalité ; et que leur forme, si singulière, participe d'une organisation cellulaire, aussi bien au sens biologique du mot ?

Mais qui peut aujourd'hui lire l'auteur de *Lazare parmi nous* et entendre la voix qui prononce et traverse *Nuit et Brouillard* ? Faut-il rappeler que le film ne put obtenir son visa d'exploitation qu'en retranchant une image où l'on voyait le képi d'un gendarme français dans le camp où étaient parqués les déportés ?

En tête des *Corps étrangers*, dédié à l'éditeur Claude Durand, Jean Cayrol écrit : « Quand me croira-t-on ? Quand me répon-

dra-t-on ? » Cette édition partielle de son œuvre, intitulée curieusement *Œuvre lazaréenne*, ne semble malheureusement répondre à aucune de ces questions. On peut même se demander si l'éditeur a pris la peine de relire ce qu'il publiait. Dans la « Note » qui introduit le volume, ne cite-t-il pas faussement le titre d'un des romans qu'il publie : « On vous parle de vous » pour « On vous parle » ? Et, reprenant à la lettre l'édition de *Nuit et Brouillard* publiée, dans la collection « Liberté », aux éditions Fayard en 1997, l'éditeur de cette *Œuvre lazaréenne* semble ne pas s'être aperçu qu'il reprenait textuellement, page 1005, sous le titre *De la mort à la vie*, l'ensemble qu'il avait déjà publié page 801, sous le titre, plus vraisemblable, de *Pour un romanesque lazaréen*.

« Quand me répondra-t-on ? » Se donneront une chance d'entendre, et de lire Jean Cayrol, ceux pour qui un semblable traitement de son œuvre, est, non seulement inadmissible, mais intolérable.

Le mode de résistance propre au Jean Cayrol que j'ai connu, je le trouve, en lettres capitales, en tête du sixième chapitre de son premier roman (1947) : « MAIS OUI J'ÉCRIRAI, et personne ne m'en empêchera. » Reste à respecter ce qui est écrit. Nous sommes quelques-uns à lui devoir cette certitude. ■

« Nuit et Brouillard », un lieu de mémoire

« NUIT ET BROUILLARD ». Un film dans l'histoire de Sylvie Lindeperg.

Odile Jacob, 288 p., 29 €.

C'est en décembre 1955, dans une petite salle de montage de la rue de Poissy, à Paris, que Jean Cayrol composa le commentaire de *Nuit et Brouillard*, qui deviendra l'un de ses textes les plus célèbres. La mise en mots fut douloureuse – les premières images que lui montra Alain Resnais l'ont rendu « cintré », dira-t-il plus tard. Chaque phrase fut écrite et réécrite, parfois jusque tard dans la nuit, avec le concours du cinéaste Chris Marker, qui aida l'ancien déporté à accoucher de ce texte sublime et pudique auquel Michel Bouquet allait prêter sa voix.

Cette anecdote figure dans la monographie, à la fois érudite et très vivante, que Sylvie Lindeperg consacre à *Nuit et Brouillard*. L'angle adopté par l'historienne est passionnant. Il consiste à étudier le film comme un « lieu de mémoire » où se cristallisent les tabous d'une société. Tabou de la collaboration, d'abord, avec ce fameux képi appartenant à un gendarme français, que la censure obligea Resnais à gommer sur une photo du camp de Pithiviers. Tabou du

génocide, aussi. Le film témoigne d'une époque où la figure du « déporté résistant » tendait à occulter la singularité de la déportation raciale. Bien que les images relatives à la Shoah y soient nombreuses, le mot « juif » n'est prononcé qu'une seule fois dans le commentaire. Ce qui n'empêchera pas des générations de professeurs d'histoire d'utiliser *Nuit et Brouillard* comme une illustration d'un cours sur la destruction des juifs d'Europe...

Singulier destin, donc, celui de ce film auquel on fit dire presque tout et son contraire. Jugé trop germanophile en Pologne, il fut à l'inverse considéré comme trop antiallemand par le gouvernement français, qui s'opposa à sa sélection dans la compétition officielle du Festival de Cannes (*Le Monde* du 22 août 2006). Mais le plus bel exemple de « trahison » vint sans doute d'Allemagne de l'Est. A la traduction de Paul Celan diffusée en RFA – une version audacieuse qui insistait plus que ne l'avait fait Cayrol sur le martyre juif et les ratés de la dénazification –, les autorités de Berlin-Est préférèrent un commentaire orthodoxe, truffé de critiques antipolitiques et débarrassé d'une référence à Dieu jugée peu compatible avec le marxisme-léninisme. ■

T. W.

Jean-Jacques Lefrère a redécouvert un lavis de Forain représentant l'écrivain Rimbaud en jeune poète désinvolte

De Rimbaud, ses contemporains se souvenaient comme d'un jeune homme au regard intense, avec des yeux bleus délavés et une tignasse ébouriffée. Là, on découvre un visage à moitié mangé par le col de sa veste, le regard charbonneux. Alors que les quelques photos connues du poète le montrent dans des poses figées, ici c'est dans une attitude détendue, un brin désinvolte, qu'Arthur Rimbaud est dessiné par Louis Forain (1852-1931). « Il a peint Rimbaud, tel qu'il l'a vraiment vu », commente Jean-Jacques Lefrère, auteur d'une grande biographie du poète (Fayard, 2001) – et aussi de Lautréamont (1998) et de Jules Laforgue (2005). C'est à lui que l'on doit la redécouverte de ce dessin au lavis de brun, non daté.

Les 400 abonnés de la revue *Histoires littéraires*, qu'il codirige avec l'universitaire canadien Michel Pierrssens, ont eu la primeur de ce portrait, en recevant un tiré à part avec la reproduction de l'image, dont le format est de 11,4 x 14,8 cm. *L'Express* l'a reproduit dans son édition du 25 janvier.

Professeur de médecine spécialisé en hématologie, Jean-Jacques Lefrère est à ses heures perdues, un rimbaldien émérite. Il prépare d'ailleurs une édition de sa correspondance. A l'automne 2006, il a fait paraître un beau livre, intitulé *Face à Rimbaud* (Phébus) consacré à l'iconographie du poète. Tous ses portraits connus (dessins, photos, peintures et caricatures) ou présumés, y sont classés chronologiquement et leur histoire retracée. Mais l'intérêt de l'érudit ne s'est pas relâché...

Le lavis de Forain appartient, depuis plus d'un demi-siècle, à la collection privée de M^{me} Philippe Marette. Son mari, frère aîné de Françoise Dolto (1908-1988), était médecin et collectionneur. S'il n'a jamais été reproduit jusqu'aujourd'hui, il avait pourtant été prêt à deux reprises pour des expositions. « *Le paradoxe de ce portrait*, précise Jean-Jacques Lefrère, *c'est qu'il était connu des spécialistes de Forain, mais qu'il avait échappé à l'attention des admirateurs de Rimbaud.* » On ne sait pas qui fut le premier acquéreur ou destinataire de ce lavis.

Surnommé « Gavroche », Louis Forain, qui s'est fait plus tard prénommer Jean-Louis, a été un compagnon de bamboche de Rimbaud. Arthur Rimbaud « *puait le génie* », affirmait Forain. « *L'artiste et le poète étaient faits pour s'entendre : une prédilection pour la vie de bohème et le dédain des règles sociales leur étaient communs. Le goût du sarcasme, aussi* », écrit Jean-Jacques Lefrère.



Arthur Rimbaud vers 1872, lavis de Louis Forain. COLL. PARTICULIÈRE

Leur intimité a aussi fait jaser. La femme de Verlaine, Mathilde, rapporte, dans ses *Mémoires* publiés en 1935, les propos suivants tenus par son mari : « *Quand je vais avec la petite chatte brune, je suis bon, parce que la petite chatte brune est très douce ; quand je vais avec la petite chatte blonde, je suis mauvais, parce que la petite chatte blonde est féroce.* » Elle poursuit : « *J'ai su que la petite chatte brune, c'était Forain et la petite chatte blonde, Rimbaud.* »

Caricaturiste de talent

Cela explique le quasi-mutisme de Louis Forain sur son amitié ancienne. Caricaturiste de talent, il est devenu un homme public, fortuné et apprécié dans les salons parisiens. Marié en 1891, chevalier de la Légion d'honneur en 1893, il fut nommé membre de l'Institut en 1923. « *Il est devenu sourd sur l'instant* », se souvenait Pascal Pia, qui cherchait à l'interroger à propos de son passé commun avec le poète. A Jean Cassou, Forain a néanmoins parlé de l'« *œil bleu* » du poète, de « *ses cheveux*

en désordre » et de leur intimité « *comme on en a avec un voisin de chambre* ».

Le mystère demeure en revanche sur la date de ce dessin. « *Un nouveau portrait par Forain, qui a connu également M. Rimbaud, paraîtra quand il faudra* », annonçait Paul Verlaine, en 1886, dans la préface de l'édition originale des *Illuminations*. Est-ce celui-ci ? Rien n'est moins sûr.

S'il ne fait guère de doute que le dessin représente le Rimbaud de 1872, âgé de 18 ans – la ressemblance est forte avec le portrait du poète peint par Fantin-Latour, dans son *Coin de table* – en revanche, le monogramme qui permet d'attribuer sans aucun doute le dessin au peintre a été utilisé par Forain dans les décennies suivantes, note Jean-Jacques Lefrère.

La découverte de cet inédit est aussi une raison d'espérer. Un autre dessin de Forain ayant pour légende « *Qui s'y frot[te]* », dont on ne connaît qu'une copie, réapparaîtra peut-être un jour à la surface. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Polémique sur les chiffres réels de ventes de livres

Fait exceptionnel, onze PDG des principales maisons d'édition françaises (Actes Sud, Albin Michel, Fayard, Flammarion, Gallimard, Grasset & Fasquelle, Viviane Hamy, Robert Laffont, JC Lattès, Plon et XO) ont adressé, mercredi 24 janvier, une lettre à l'hebdomadaire professionnel *Livres Hebdo* dans laquelle ils écrivent : « *Nous venons de prendre connaissance dans votre numéro du 19 janvier du classement annuel des meilleures ventes 2006 réalisé par Ipsos, et tous, malgré nos diversités et spécificités, faisons le même constat d'une sous-évaluation inacceptable des chiffres que vous présentez comme une estimation des ventes réelles.* » Ils ont pour point commun d'avoir tous un livre classé dans les quinze meilleures ventes en 2006.

Différence de périmètre

Pour contredire ces chiffres, les éditeurs s'appuient sur ceux fournis par leurs distributeurs et par le décalage entre les estimations d'Ipsos et celles de ses deux concurrents, GFK et Tite-Live (IFOP), supérieures de 35 %. Selon eux, « *il est clair que le panel Ipsos est défaillant et ne fournit plus une juste appréciation du marché.* »

Responsable des études livres d'Ipsos, Sophie Martin souligne qu'il y a une différence de périmètre entre ses chiffres et ceux donnés par les distributeurs, qui comprennent les ventes métropolitaines mais aussi à l'export, aux grossistes et aux collectivités. Or les panélistes ne

prennent pas en compte ces données. De même, Ipsos n'intègre ni les ventes en club, ni celles en ligne, ni les livres d'occasion. « *Il est possible que les estimations se situent dans une fourchette basse* », reconnaît-elle.

Sophie Martin travaille en temps réel à partir des ventes en sorties de caisse et « *ne peut pas anticiper les ventes d'un livre* » ; or « *les vrais chiffres ne sont établis qu'après soustraction des retours, soit au bout d'un an au meilleur des cas, et ceux-ci sont soigneusement tenus secrets* », précise-t-elle. Elle constate que « *la contestation porte sur la seule littérature générale, celle qui est la plus exposée au public et aux médias* ». Contrairement à d'autres professions – la presse avec l'OJD, la musique ou le cinéma –, l'édition d'un instrument indépendant permettant de mesurer les ventes, celles-ci étant considérées comme des données stratégiques opposables à la concurrence ou aux auteurs.

Bernard Fixot (XO), qui est à l'origine de la lettre, explique sa démarche : « *Les best-sellers ne sont pas évalués à leur juste mesure. Par le passé, les éditeurs ont beaucoup biaisé : on connaissait le coefficient multiplicateur de chacun. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus tricher.* » Cette polémique intervient au moment où l'économie de l'édition se tend et où les ventes de livres au détail sont en baisse de 1 % pour 2006. ■

A. B.-M.

Les nouvelles noces du livre et du train

C'est une idée lumineuse qui a pour antécédent les romans de gare. Comme le rappelle Bernard Emsellem, directeur de la communication de la SNCF, « *il va de soi d'associer la lecture et le train* ». Lancée il y a dix-huit mois, « *Voyage en page* » est une collection de livres qui s'adresse aux enfants de 7 à 11 ans. Les trois premiers titres seront disponibles dès le 8 février, dans les gares, les Relay, mais aussi dans le circuit traditionnel des librairies.

La collection coéditée par Gallimard Jeunesse et la SNCF est dédiée aux voyages et aux héros voyageurs, du Petit Poucet à Harry Potter, en passant par Peter Pan. Elle a pour caractéristique d'être à un prix bas : 2,50 € pour 96 pages. Chaque ouvrage contient des jeux qui se rapportent à la lecture de la nouvelle ou du

conte publiés, ainsi qu'une carte postale. L'idée est aussi de caler les dates de lancement des ouvrages sur le calendrier des vacances scolaires.

Les trois premiers titres sont *L'Oiseau d'or et autres contes*, de Grimm, *Le géant aux chaussettes rouges et autres contes de la rue Broca*, de Pierre Gripari, et *L'Aventure des sept horloges*, d'Adrian Conan Doyle. Selon Nathalie Daladier, « *l'idée est de publier à chaque fois un grand classique, un ouvrage extrait du fonds Gallimard et un titre de création* ». La collection comprend trois niveaux de lecture – de un à trois wagons – qui vont du lecteur débutant au plus confirmé. La censure de Ségur, dont le mari dirigeait une compagnie de chemins de fer, aurait pu servir de marraine à l'entreprise... ■

A. B.-M.

Le « Séminaire » de Lacan au tribunal

Cette salle est un peu sous-dimensionnée eu égard à l'importance des enjeux ! », ironisait Christian Charrière-Bournazel, le 26 janvier, au seuil de la troisième chambre du tribunal de grande instance de Paris. L'avocat s'adressait ainsi à son client, Jacques-Alain Miller, gendre et exécuteur testamentaire de Jacques Lacan, qui se trouvait assigné par l'Association des amis de Jacques Lacan, dirigée par Charles Melman, pour « *abus dans le non-usage du droit de divulgation* » des séminaires du célèbre psychanalyste disparu en 1981.

De fait, la salle était pleine à craquer, et le rapport de forces déséquilibré : tandis que M. Miller, chef de file de l'Ecole de la cause freudienne, était entouré de nombreux partisans, M. Melman, absent de l'audience, était représenté par une poignée de fidèles. Lesquels s'en remettaient au verbe de leur défenseur, Bernard Edelman. Sans « *contester la qualité* » du travail de M. Miller, à qui Lacan avait confié la retranscription de ses séminaires,

l'avocat a dénoncé les « *atermoiements* » de l'exécuteur testamentaire : « *De 1981 à 2006, M. Miller a fait paraître sept volumes. Soit en moyenne un tous les 3,5 ans. A ce rythme, quand l'ensemble des séminaires sera publié, M. Miller aura 102 ans !* », a cru pouvoir affirmer M^e Edelman, soulignant le « *profond optimisme de M. Miller* ».

A la présidente du tribunal, qui lui demandait de s'en tenir au « *terrain juridique* » sans verser dans l'« *attaque personnelle* », l'avocat a proposé deux « *solutions* » censées permettre la divulgation des séminaires de Lacan « *dans des délais raisonnables* » : d'une part, la publication des retranscriptions élaborées par l'Association des amis de Jacques Lacan, et qui ne bénéficient pour le moment que d'une diffusion interne. D'autre part, la constitution d'un « *comité éditorial* », sur le modèle de ceux qui ont été mis sur pied pour les œuvres de Roland Barthes ou de Michel Foucault. « *Mettons-nous à la place de Lacan ! Il veut être lu !* », s'est exclamé l'avocat.

« *C'est tristounet* », a juste lâché Jacques-Alain Miller en direction de ses camarades, alors que son avocat s'apprêtait à riposter. Fustigeant « *un procès d'imposture* », intenté par « *des disciples sans droit ni titres autres que leur déception de ne pas être aimés* », M^e Charrière-Bournazel a dénié toute recevabilité à la démarche de son adverse partie : « *Il ne suffit pas de se baptiser l'ami de quelqu'un pour l'être* », a-t-il lancé à l'attention de l'Association des amis de Jacques Lacan et de son dirigeant, Charles Melman, qui fut par ailleurs l'analyste de Jacques-Alain Miller.

Et l'avocat d'évoquer les souhaits exprimés par Lacan de son vivant : « *Il s'est opposé à la diffusion brute d'une œuvre qui demande une transmutation de l'oral à l'écrit* », et il a confié cette tâche à Jacques-Alain Miller, « *celui qui est seul investi de la confiance* ! », a rappelé l'avocat, exhortant la présidente du tribunal à se montrer « *ferme sur les principes* ». Jugement le 30 mars. ■

J. BI.

AGENDA

LES 2 ET 3 FÉVRIER.
REPRÉSENTATION.
A Villeurbanne et Lyon, colloque « *La crise de la représentation* », organisé par Daniel Bougnoux et Anne-Sophie Chazaud (à 10 heures) ; le 2, à l'Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib), le 3, à la Villa Gillet (rens. : 04-72-44-15-55).

LE 3 FÉVRIER.
SIMON. A Paris, le 9^e séminaire Claude Simon aura pour thème « *Claude Simon et Georges Bataille* », avec Wolfram Nitsch et Aurélie Renaud (à 9 h 30, 28, rue Serpente, Paris-6^e ; salle D 323).

LE 5 FÉVRIER.
ANCT. A Chambéry, l'association L'ŒIL invite à

rencontrer le poète Jacques Ancet (à 19 heures, 40, place Saint-Léger ; rens. : 04-79-26-13-25/28-83-74).

LE 6 FÉVRIER.
LIEBMAN. A Paris, les éditions Christian Bourgois accueillent Irina Liebmann à propos de son dernier livre, traduit en français, *Femmes libres*, accompagnée de sa traductrice Marie-Claude

Auger (à 20 heures à la Maison Heine, 27 C, boulevard Jourdan, Paris-14^e).

LE 8 FÉVRIER.
DEGUY. A Muret (Haute-Garonne), l'association Prix du jeune écrivain reçoit Michel Deguy (à 20 h 30 au lycée Pierre d'Aragon, salle des conférences ; rens. : 05-61-51-02-92).

Philippe Forest

Tous les enfants sauf un

essai

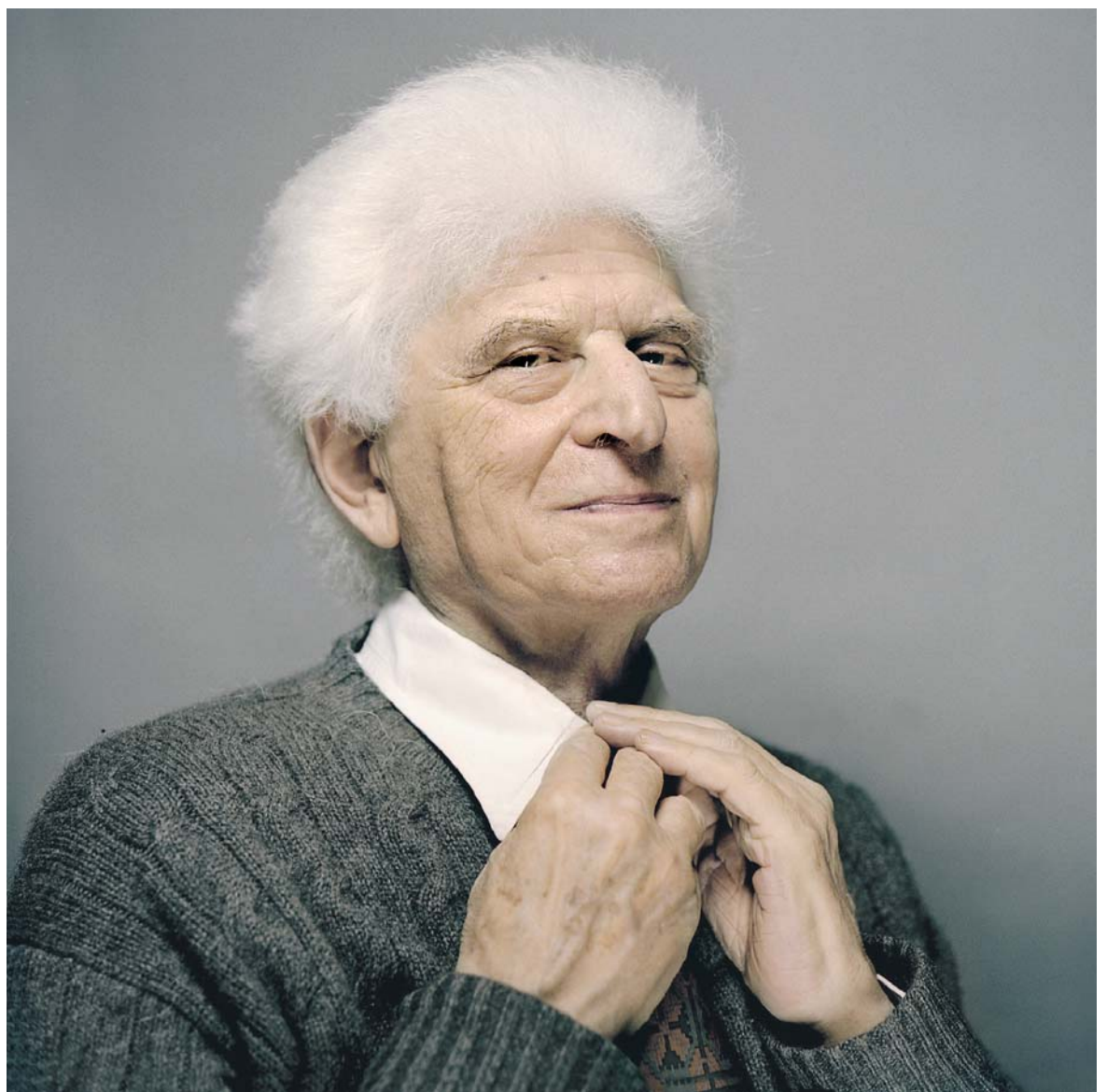
Comment faire entendre, sans littérature, ce que, dans le monde aujourd'hui, peuvent signifier la maladie et la mort d'une enfant.

Gallimard

Jean Bollack

« Une farouche volonté de transparence »

Jean Bollack renouvelle depuis plus de quarante ans l'approche des œuvres poétiques et philosophiques de l'Antiquité grecque. Mais aussi celle de Paul Celan



Jean Bollack, en janvier 2007. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

Bien souvent, on oublie que les textes de l'Antiquité ne nous sont parvenus que par bribes, ou même en lambeaux, à travers une multitude de filtres, de citations, de copies successives. Ce serait une grave illusion de croire qu'il existe « un » texte d'Héraclite, de Parménide, d'Empédocle – ou même de Platon – qui soit sûr et certain, unifié, lisible sans travail préalable. Au contraire, les œuvres que nous lisons sont le résultat d'un immense labeur, assez semblable à la construction d'un puzzle. C'est en comparant un manuscrit à l'autre, en établissant les variantes, en reconstituant des familles de copies que l'on finit par proposer une version du texte. Elle n'est jamais intangible, jamais définitive. Pour les œuvres modernes, l'édition originale fait foi. Avec celles de l'Antiquité, le chantier reste toujours ouvert.

Pourquoi ces explications ? Sans elles, pas moyen de comprendre ce que fait Jean Bollack. Car ce savant merveilleux, à la fois méticuleux et iconoclaste, est comme un archéologue qui nettoie, décompose et réassemble les fragments d'une mosaïque. Rassemblant tout ce qu'on sait d'un texte, tout ce qu'on lui fait dire, il finit par en renouveler l'approche de fond en comble. Echelonnée sur plus de quatre décennies, son œuvre est impressionnante, passant au crible, parmi les philosophes, Empédocle (4 volumes), Héraclite, Epicure (3 volumes), et aujourd'hui Parménide, ainsi que les grands tragiques grecs, avec notamment quatre volumes consacrés au seul *Œdipe roi* de Sophocle et à ses interprétations ! S'y ajouteront bientôt un commentaire de l'*Hélène* d'Euripide et des notes sur l'*Antigone* de Sophocle.

Parménide revisité

Le poème de Parménide est l'un des textes les plus difficiles de l'héritage grec. Les Anciens disputaient de son sens et de sa portée. Les Modernes ne sont pas en reste, surtout après que Nietzsche a mis en lumière la profondeur et l'importance des penseurs antérieurs à Socrate. Les fragments de Parménide qui nous ont été conservés, quelques dizaines de vers en tout, ont déjà suscité de nombreuses éditions, interprétations et commentaires. A tel point que la lecture de ces fragments souvent énigmatiques ont fini par devenir l'un des exercices cruciaux où s'affrontent des conceptions divergentes de la philosophie dans son ensemble.

Sagesse pratique

En langue française, au cours du dernier demi-siècle, sont parues notamment les études de Jean Beaufret (1955), Denis O'Brien (1987), Rémi Brague (1987), Marcel Conche (1996), Barbara Cassin (1998), en anglais celle de A. H. Coxon (1986), tandis qu'en allemand, après l'apport de Reinhardt en 1916, ce sont les leçons de Heidegger, plusieurs fois remaniées, qui ont exercé la plus forte influence sur les divers commentateurs. Parménide, pour le penseur de Fribourg, qui le considère comme un « père de l'être » au même titre qu'Héraclite, est en effet décisif dans sa propre conception de l'ontologie.

La tâche de Jean Bollack a consisté d'abord, comme il le dit lui-même, à « dés-heideggerianiser » Parménide, en le dépre-

C'est peu dire que Jean Bollack maîtrise de longue date les techniques de la philologie, cette science des textes que les érudits allemands ont portée à sa perfection au XIX^e siècle. Né à Strasbourg en 1923, il a fait ses études en Suisse, selon les méthodes anciennes. « J'ai été élevé dans une famille juive alsacienne, mais où le judaïsme avait encore une certaine vie, précise-t-il. Mon père avait été nommé à Bâle par la maison de commerce en grains où il travaillait, grâce à cette circonstance j'ai survécu au nazisme et j'ai fait là mes études, dans un lycée protestant où l'on faisait beaucoup de latin et beaucoup de grec. » Eminemment novateur et moderne, ce philologue semble aussi appartenir à un univers presque hors du temps. Toujours impeccablement habillé, avec des cheveux de neige qui évoquent ceux du grand Ernst Cassirer, on songe en le rencontrant que les règles de l'établissement des textes n'ont pas bougé, pour certaines, depuis la bibliothèque d'Alexandrie.

Poids des lectures antérieures

Mais Jean Bollack ne se contente pas, et de loin, d'appliquer ces méthodes. Il les questionne, les critique, les perturbe, afin de mieux retrouver par-delà les siècles, au moyen de la minutie la plus extrême, quelque chose du geste singulier qui fut celui d'un individu vivant, qu'il se nomme Epicure, Sophocle ou Parménide. Voilà donc ce qui fait sa principale singularité : la froideur scientifique, mais au service d'une recherche passionnée du sens, de la rencontre subjective avec ce qu'a vraiment voulu dire un génie lointain. Une nouvelle théorie de la compréhension des textes s'y trouve appliquée, que Jean Bollack a mis en œuvre en

nant d'une interprétation jugée violente. L'examen minutieux de chaque terme du texte grec débouche sur des résultats qui ne manquent pas de susciter de savants débats. Trois singularités principales caractérisent en effet ce Parménide revisité. Le poème, pour Jean Bollack, ne parle pas principalement de l'être mais de la langue, évoquant une sorte de traversée du langage commun vers un monde plus exact et mieux formé. D'autre part, ce n'est donc pas une ontologie que vise Parménide, mais plutôt l'élaboration d'une sagesse pratique. Enfin, plus qu'une métaphysique, c'est avant tout une cosmologie que dessinent certains des fragments.

Ce livre d'une science admirable éclaire également la signification de l'héritage homérique chez le poète-philosophe, qui reprend et transforme à sa manière le style des aèdes. Ajoutons que le sujet est difficile, inévitablement, mais que tout a été fait pour rendre ce travail accessible. On peut donc le recommander à ceux qu'une bonne partie des penseurs grecs voyaient d'un mauvais œil : « le plus grand nombre ». Le prix lui-même devrait permettre au peuple de s'instruire : moins de 10 €, grec compris. Mais si. ■

R.-P. D.

PARMÉNIDE
De l'étant au monde
de Jean Bollack.

Verdier, « Poche », 352 p., 9,80 €

s'entourant toujours d'un petit groupe de fidèles collaborateurs, à commencer par Mayotte Bollack, son épouse, cosignataire de la plupart des traductions.

Ces multiples travaux ont suscité admirateurs et détracteurs, ne laissant jamais indifférent. Sans ces publications dérangeantes, notre image de certains des plus grands auteurs de l'Antiquité serait demeurée statique. Est-ce à dire qu'il existe une méthode Bollack ? La réponse est nuancée : « Je travaille toujours sur au moins deux niveaux. L'un est textuel et philologique, l'autre concerne la totalité de l'œuvre considérée. Cette distinction est pour moi essentielle. Somme toute, j'entame la même démarche deux fois : une fois pour les spécialistes, de manière technique, et l'autre fois pour saisir ce que l'œuvre signifie, à nos yeux, mais aussi en elle-même. Ainsi, je fais l'aller et retour, j'entre dans la philologie au plus profond, et en même temps j'en sors, car il y a une matière philosophique, qui a sa logique propre. »

Ce double registre, ce va-et-vient permanent entre détail microscopique et sens global est aussi une façon de surmonter l'habituel clivage entre philologues et philosophes. Les premiers se soucient de la lettre du texte, et des moindres variantes, mais négligent trop souvent l'architecture de l'œuvre, le contexte, la portée d'une démarche globale. Les philosophes, au contraire, poursuivent généralement de grands débats d'interprétation en oubliant de prendre une loupe pour regarder les virgules. Ce fossé, Jean Bollack tente de le combler. Ce n'est d'ailleurs pas la seule singularité de ses travaux.

Il fut aussi l'un des tout premiers, et demeure l'un des plus habiles, à manier ce qu'on pourrait appeler le poids des lectures antérieures. Car nous ne rencontrons jamais directement les auteurs anciens dans un paysage vide et nu. Nous les abordons toujours, et bien souvent sans le savoir, au sein d'une foule de questions, d'interprétations héritées. Peut-on parler de déformation ? « Oui, sans hésitation. Ce qu'on "fait dire" à un texte est une question centrale. Il y a toujours des appropriations fausses, des assimilations abusives. C'est pourquoi, dans chaque travail, je discute avec une tradition. Il faut la connaître avant de prendre parti ! Etudier un auteur, c'est commencer par se demander : qu'est-ce qu'on m'en dit ? Et pourquoi me dit-on cela ? Et qu'est-ce que je pense de ces affirmations, en les confrontant au texte ? Par exemple, dans le livre sur *Œdipe roi*, j'ai voulu livrer le dossier entier, et dire pourquoi, entre huit ou neuf interprétations possibles, je me décide pour l'une d'elles. On ne peut le faire qu'en connaissance de cause pour éliminer l'arbitraire et le reproche de subjectivité ; c'est une farouche volonté de transparence. »

Un dernier trait rassemble plusieurs travaux de Jean Bollack que l'on pourrait croire sans relation entre eux : la relation entre langage et pensée, entre poésie et philosophie, entre manière de dire et cheminement d'idées. Ce n'est pas par hasard qu'il s'est intéressé principalement à des auteurs comme Empédocle, Héraclite ou Parménide, dont le dire poétique est indissociable de l'élaboration philosophique. Dans l'examen de telles œuvres, la place d'un terme, l'usage

« Ce qu'on "fait dire" à un texte est une question centrale. Il y a toujours des appropriations fausses, des assimilations abusives. C'est pourquoi, dans chaque travail, je discute avec une tradition. Il faut la connaître avant de prendre parti ! Etudier un auteur, c'est commencer par se demander : qu'est-ce qu'on m'en dit ? Et pourquoi me dit-on cela ? »

d'un rythme, le choix d'une construction syntaxique ne fournissent pas seulement des informations littéraires ou stylistiques, mais des éclaircissements sur la démarche théorique.

D'autre part, on ne saurait oublier que Jean Bollack a consacré quatre volumes à l'œuvre du poète Paul Celan, dont il fut un des proches. D'autre part ? Ou bien dans le même mouvement ? « Paul Celan, je l'ai bien connu, et je l'ai lu de son vivant. Cette œuvre à la création de laquelle j'ai assisté, que j'ai vu naître, année après année, je savais que je ne la comprenais pas. A ce moment-là j'écrivais mes Empédocle, j'étais dans autre chose. Je prenais connaissance des poèmes, mais j'avais l'expérience de leur non-compréhension. Je ressentais donc comme une dette à l'égard de Celan. Je me suis dit, pourquoi ne fais-tu pas le même effort, pour lui, que tu fais pour un auteur grec ? Je me suis donc mis, dix ans après la mort de Celan, à apprendre à le lire. »

Ainsi découvre-t-on que la volonté de transparence de Jean Bollack ne se morcelle pas. C'est le même effort qui s'applique à Celan et à Parménide et, finalement, les travaux non seulement se répondent, mais se renforcent l'un l'autre. « J'ai donc décidé d'apprendre le "celanien", car il s'agit d'une langue dans la langue. L'avance que j'ai eue, très vite, sur les gens qui publiaient à son propos, c'est qu'ils croyaient à l'immédiateté, alors que je savais qu'il y avait une médiation à acquiescer : il fallait tenter de savoir quel était l'idiome qui avait été créé. Il y a en effet une langue de Celan, comme il y a une langue de Parménide. En retour, je peux dire que si je n'avais pas travaillé, pendant presque vingt ans maintenant, sur Celan et publié quatre livres sur son œuvre, je n'aurais pas écrit ce Parménide. Mais on peut dire en sens contraire que si je n'avais pas lu les poètes anciens comme s'ils étaient des contemporains, je n'aurais pas su les situer dans l'histoire. J'historise non moins radicalement Celan. » ■

ROGER-POL DROIT

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Je ne suis pas Victor Hugo, d'Olivier Barbarant (Champ Vallon).
La Décimation, de Rick Bass (éd. Christian Bourgois).
Black Hole, de Charles Burns (Delcourt).
Le Marin de Dublin, d'Hugo Hamilton (Phébus).
Le Peintre de batailles, d'Arturo Pérez-Reverte (Seuil).
Le Corps de Liane, de Cypora Petitjean-Cerf (Stock).
Le Peuple des endormis, de Didier Tronchet et Frédéric Richaud (Dupuis).

ESSAIS

Heidegger à plus forte raison, ouvrage collectif (Fayard).
La Grande Guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient (1979-2005), de Robert Fisk (La Découverte).
Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt, de Jean-Claude Monod (La Découverte).
Roman noir, de Jérôme Prieur (Seuil).
Pierre Mendès France, d'Eric Roussel (Gallimard).
Histoire des droites, sous la direction de Jean-François Sirinelli (Gallimard).
A feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945), d'Enzo Traverso (Stock).